

BIOGRAPHIE NOUVELLE
DE
MONSEIGNEUR DE SÉGUR

SUIVIE DE LA BIOGRAPHIE DE LA
COMTESSE DE SÉGUR
SA MÈRE

PAR
M. le Marquis de SÉGUR

~~~~~  
EXTRAIT DES *Illustrations et Célébrités du XIX<sup>e</sup> siècle.*  
~~~~~

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL
4, RUE DE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59



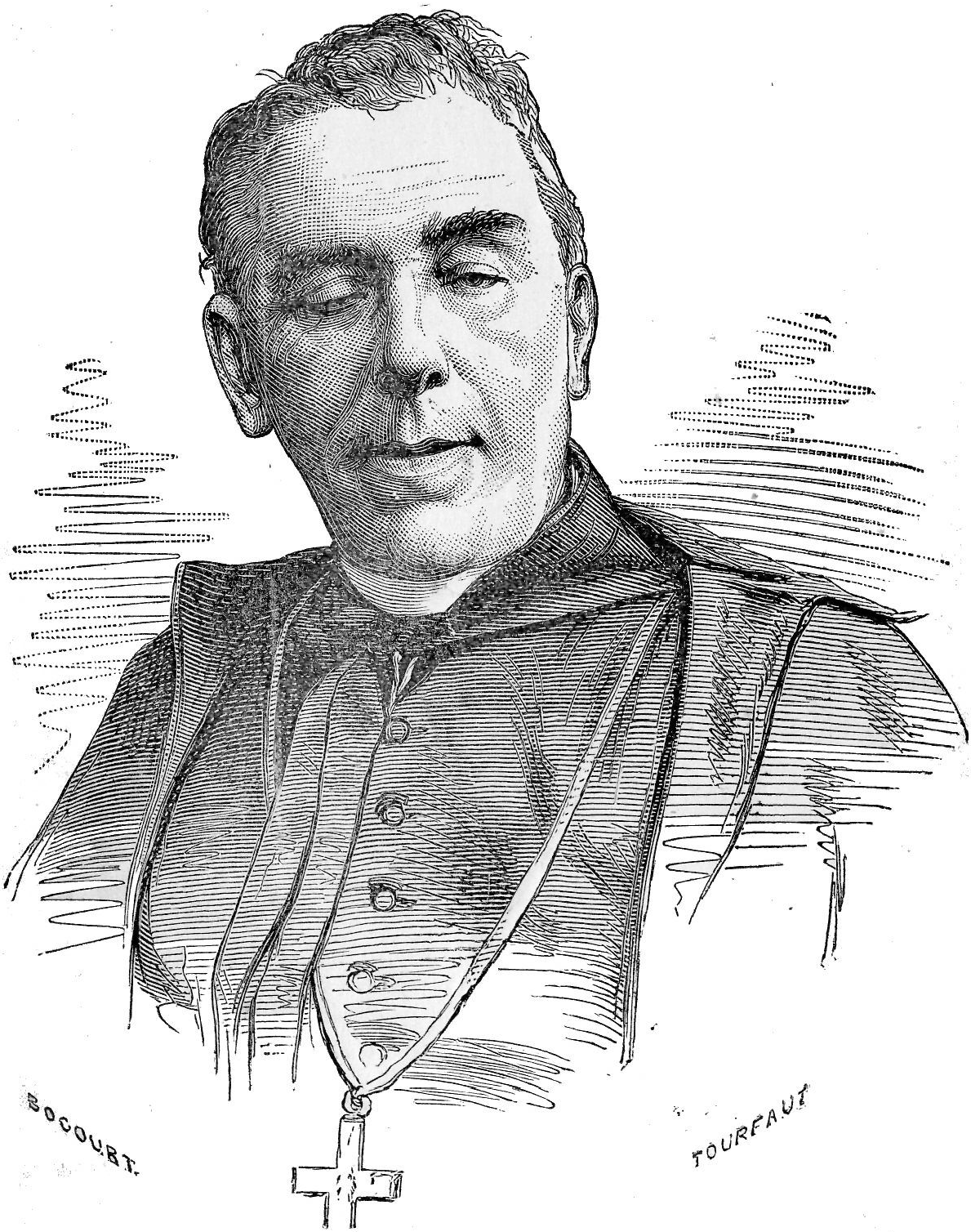
Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR



M^{gr} DE SÉGUR

M^{GR} DE SÉGUR

(1820-1881)



Parmi les célébrités de nos jours, la figure de Mgr de Ségur est une des plus pures, des plus douces, et certainement des plus populaires. Ses ouvrages, son dévouement à toutes les misères, ses vertus apostoliques ont fait connaître et aimer son nom d'un bout à l'autre de la France, et bien au delà. Sa renommée a même franchi les limites du vieux monde, et son souvenir demeurera impérissable dans l'Eglise dont il se montra un des plus ardents défenseurs, et dans les grandes œuvres de charité, honneur de notre siècle, dont il fut soit l'initiateur soit le propagateur zélé par ses actes, ses discours et ses écrits. Il a donc droit à une place particulière dans la galerie de nos illustrations contemporaines.

Louis-Gaston-Adrien de Ségur naquit à Paris le 15 avril 1820. Parisien de cœur, d'esprit et de race, il devait passer la plus grande partie de sa vie et la finir dans cette ville extraordinaire où se touchent et se combattent les extrêmes du bien et du mal, de la vertu et du vice, de la lumière et des ténèbres. Par son père il descendait de ce vaillant et rude compagnon d'Henri IV, que le Béarnais aimait particulièrement et qu'il appelait familièrement *son borgne* ; du marquis de Ségur, maréchal de France et ministre de la guerre sous Louis XVI, qui présida comme tel à la guerre d'émancipation des Etats-Unis ; enfin du comte de Ségur, compagnon de Lafayette en Amérique, ambassadeur près de la grande Catherine de Russie, grand maître des cérémonies sous l'Empire, et membre de l'Académie française. Par sa grand'mère paternelle, il descendait du grand président de Lamoignon, et du chancelier d'Aguesseau. Par sa mère, née Rostopchine, il était petit-fils du célèbre gouverneur de Moscou, qui, fuyant l'ingratitude de ses compatriotes après les avoir sauvés en 1812, était venu s'établir à Paris en 1817, et y avait marié sa fille au chef de la famille des Ségur. Premier-né de son père et de sa mère, Gaston de Ségur semblait destiné aux honneurs de la pairie, encore héréditaire : il devait trouver, en dehors

de la pairie et des grandeurs du monde, une gloire plus enviable et moins fragile.

Les deux traits les plus saillants de son enfance et de sa jeunesse furent son amour passionné pour sa mère et ses dispositions vraiment merveilleuses pour la peinture. Sa mère fut toujours ce qu'il aima le plus au monde, après Dieu. Quant à sa passion pour le dessin et la peinture, elle prit un rang secondaire dans son cœur et dans sa vie après qu'il eut quitté les choses de la terre pour celles de Jésus-Christ et de son Eglise. Néanmoins, il continua à les cultiver, comme délassement, jusqu'au jour où il perdit la vue, et il les aima jusqu'à la fin de sa vie.

Au collège, il dessinait déjà, presque d'instinct, avec un talent si ferme et si large, que ses albums de ce temps précieusement conservés soutiennent, au dire des connaisseurs, la comparaison avec les dessins des meilleurs artistes. A vingt et un ans, après six mois de travail dans l'atelier de Paul Delaroche, il peignit et exposa un portrait à l'huile de son père, qui lui valut d'emblée une médaille d'or. Aussi son maître, étonné et ravi, disait-il à M. de Ségur qui lui annonçait le départ de son fils pour Rome comme attaché d'ambassade : « Quoi que vous fassiez, quelque carrière que vous choisissiez pour votre

« fils, sa vocation est d'être peintre et grand peintre. »

Ni Paul Delaroche, ni M. de Ségur, ni personne autour de lui ne se doutait alors qu'une vocation plus haute allait bientôt le retirer de la diplomatie, des arts et du monde pour le donner tout entier à l'Eglise. Gaston de Ségur seul en avait déjà l'intuition, et en nourrissait la sainte pensée au fond de son cœur. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il avait vécu dans une sorte de tiédeur religieuse qu'il avait respirée dans l'atmosphère des établissements universitaires. Mais, sous l'influence d'une amitié chrétienne, des lettres et des exemples de sa sainte grand'mère, la comtesse Rostopchine, il avait passé de cette indifférence relative à une ferveur angélique, et depuis lors il n'avait plus vécu que de prières et de bonnes œuvres.

Membre assidu de la société de Saint-Vincent de Paul, il visitait les pauvres, se dépouillant pour eux de tout, même de son linge et de ses vêtements ; il accompagnait son confrère, Pierre Olivaint, depuis prêtre, jésuite et martyr, au chevet des malades dans les hôpitaux, et à vingt ans il avait déjà converti un mourant, rebelle jusque-là à toutes les exhortations, en lui parlant, avec l'accent d'un saint, de sa première communion. Il y avait donc un prêtre et un

apôtre en germe dans ce jeune homme du monde, peintre et étudiant en droit.

A Rome, où il alla s'établir en 1842 comme attaché d'ambassade, l'amour de Dieu prit définitivement le dessus sur l'amour de la peinture. Il y peignit cependant un jeune pâtre de la campagne romaine, dont la figure expressive, les grands yeux noirs à demi sauvages, la tête couronnée de fleurs et de lierre étaient d'une beauté frappante et attirèrent l'attention à l'Exposition de 1843. Mais déjà sa décision était prise, et sa vocation s'était révélée à lui, avec une force et une lumière irrésistibles, dans un voyage qu'il avait fait de Rome à Lorette en septembre 1842. A la fête de Noël de la même année dans la chapelle de Saint-Ignace, au *Gesu* de Rome, il fit entre les mains du Père de Villefort le vœu de chasteté perpétuelle et prit devant Dieu l'engagement d'entrer dans les saints ordres. Bien des larmes coulèrent dans sa famille à l'annonce de cette grave résolution; sa mère surtout fut quelque temps inconsolable. En le voyant entrer au séminaire au mois d'octobre 1843, elle crut le voir entrer dans le vestibule du tombeau, et plus tard elle aimait à raconter ces aberrations d'un amour trop humain, soit par humilité, soit pour consoler, par son exemple, les pauvres mères tentées de se désoler et de se tromper comme

elle. Bientôt, en effet, ce désespoir cessa pour faire place à la résignation, puis à une joie qui alla en grandissant jusqu'à la fin de sa vie. Ce fils qu'elle croyait perdu pour elle fut de tous ses enfants celui qui la quitta le moins, qui fut le plus avec elle et à elle, en même temps qu'il était tout à Dieu. Elle lui dut les plus douces joies de sa vie, des progrès admirables dans la voie de la piété, et les consolations d'une mort toute chrétienne, entre les bras et sous la bénédiction de ce saint prêtre qu'elle avait enfanté.

L'abbé de Ségur fut ordonné prêtre à Saint-Sulpice, le 18 décembre 1847, par Mgr Affre, archevêque de Paris, qui devait, six mois plus tard, tomber en martyr sous des balles parricides. Le lendemain de son ordination, il dit sa première messe à la chapelle de la sainte Vierge à Saint-Sulpice, avec une foi et une dévotion qui touchèrent jusqu'aux larmes tous les assistants. Combien leur émotion eût été plus vive encore s'ils avaient su ce que lui-même a confié depuis à des amis qui gardèrent longtemps son secret ! C'est qu'en célébrant cette première messe, en tenant pour la première fois dans ses mains le corps de Jésus-Christ, il avait demandé à la sainte Vierge Marie de lui envoyer, comme grâce spéciale et bénédiction de son sacerdoce, l'infirmité qui le crucifierait le plus, sans nuire à la

fécondité de son ministère. La perte de ses yeux, arrivée sept ans plus tard, fut, comme on le verra, la réponse fidèle et parfaite de la Mère de Douleurs à cette sublime prière.

La vie sacerdotale de Mgr de Ségur se divise en deux parties d'inégale longueur, mais aussi remplies l'une que l'autre. La première commence au lendemain de son ordination en 1847, et s'étend jusqu'à l'époque de son retour définitif de Rome en 1856. La seconde comprend son ministère à Paris et en France de 1856 à 1881, époque de sa mort. Dans l'une et l'autre, il se montra, du premier jour jusqu'au dernier, apôtre avant tout et partout, aussi bien à Paris qu'à Rome, aussi bien avant sa cécité qu'après.

En sortant du séminaire il s'installa apostoliquement, c'est-à-dire pauvrement, avec trois autres prêtres pieux et zélés comme lui, et se donna tout entier à l'évangélisation du peuple : les soldats, les enfants, les pauvres. Aumônier volontaire et gratuit de la prison militaire de l'Abbaye, il y apporta l'espérance et la consolation par la foi et la charité. Il relevait les courages, purifiait les consciences, et quand il le fallait, préparait les grands coupables à mourir en chrétiens. C'est ainsi qu'il conduisit au champ de l'exécution un vieux sergent nommé Herbuel, et, plus tard, le jeune carabinier Guth, coupables

d'avoir assassiné l'un et l'autre un de leurs officiers, pour se venger de punitions insignifiantes. A deux ans de distance, ils tombèrent en vrais saints, après avoir confessé et pleuré amèrement leur crime. — « Quel beau jour, disait le vieux sergent à l'abbé de Ségur en allant au supplice ! Je vais être bientôt avec Dieu ! » Et, avant de commander lui-même le feu, il s'écria : « J'ai eu le courage du crime, il faut que j'aie celui de l'expiation. » — Le carabinier Guth marcha au supplice avec la même résignation surhumaine. « J'ai le cœur tout content, disait-il au jeune prêtre pendant le fatal trajet..... je ne voulais pas vous le dire, mais c'est comme si j'allais à une noce. » Arrivé à Satory, il s'agenouilla, étendit les bras en croix, dit : « J'unis ma mort à celle de mon Sauveur Jésus ! » et tomba foudroyé. Sa cervelle rejaillit jusque sur l'abbé de Ségur qui priait à genoux à quelques pas de lui.

Ce don de persuasion et de conversion, le jeune aumônier eut également à l'exercer après les journées de juin 1848 près des quatre assassins du général de Bréa. Deux d'entre eux furent exécutés; l'abbé de Ségur les accompagna jusque sur l'échafaud, et il eut la consolation de les voir mourir repentants et réconciliés avec Dieu. Son âme tendre souffrait cruellement dans ces

terribles circonstances, et la pensée qu'il menait ces infortunés au salut par le sang lui donnait seule la force de les assister jusqu'au bout. Il disait que la mission de mener un coupable impénitent à l'enfer par l'échafaud dépasserait son courage et lui briserait le cœur. Les autres meurtriers du général de Bréa obtinrent, en raison de leur jeunesse, une commutation de peine : l'un d'eux, jeune homme intelligent et instruit, nommé Chopart, conserva, du fond du bagne, des relations filiales avec son pieux aumônier ; il les continua jusqu'à sa mort. Ses dernières lettres écrites de Cayenne sont d'un vrai saint, comme auraient été celles du bon larron, s'il eût survécu au calvaire et qu'il eût pu écrire. Il mourut entre les bras des Pères Jésuites, aumôniers volontaires des forçats, en bénissant le nom de l'abbé de Ségur, comme celui de son sauveur et de son père.

Le ministère du jeune prêtre auprès des enfants et jeunes gens du peuple ne fut pas moins actif et moins fécond. L'Œuvre des Patronages, fondée en 1845 par le vicomte de Melun, n'avait guère été comprise avant 1848. Mais après la révolution de Février la nécessité de s'occuper de l'éducation morale et religieuse de la jeunesse ouvrière sortie de l'école frappa tous les esprits, et l'abbé de Ségur se trouva là juste à point pour

communiquer à cette œuvre admirable une vie spirituelle qu'avant lui on croyait impossible. On eût dit qu'en le voyant, les enfants de Paris le reconnaissaient et saluaient un vieil ami, et du premier jour, il s'établit entre eux et lui une intimité qui rendit tout facile. C'est qu'en effet il possédait tous les dons, toutes les qualités voulues pour réussir dans cet apostolat si nouveau. Son affabilité attirait instinctivement à lui les enfants des ateliers. Sa gaieté familière achevait de les gagner. Sa bonté, la tendresse de son cœur les attachaient à lui passionnément, et, dans ce cœur enflammé de l'amour de Jésus-Christ, ils puisaient une ardeur de foi et de piété dont on les aurait crus incapables. C'est l'abbé de Ségur qui prêcha la première retraite d'apprentis au premier patronage établi rue du Regard. C'est lui qui, deux ou trois ans plus tard, quand le grain de sénévé fut devenu un grand arbre, présida aux premières retraites générales de la jeunesse ouvrière. Quelque profond que fût le recueillement de ces centaines d'enfants pendant les exercices, ils le laissaient à la porte et leur sortie bruyante dans la rue alarmait les passants. « Ne craignez rien, disait gaiement l'abbé de Ségur ; c'est ma retraite qui passe. » C'est lui également qui présida, au point de vue de la direction spirituelle, à la création des cercles

catholiques d'apprentis qui prirent tant de développements après la guerre de 1871; et on peut le ranger sans exagération au premier rang parmi les fondateurs de ces grandes œuvres ouvrières qui prennent l'enfant du peuple au sortir de l'école et le suivent, en le protégeant dans ses mœurs et dans sa foi, jusqu'au seuil du mariage chrétien, quelquefois au delà.

Un mot d'un de ces jeunes gens peint admirablement le sentiment profond qu'il inspirait à leurs âmes, l'autorité de sa parole sur elles et le fruit qu'il en obtenait. Plusieurs années après avoir quitté le patronage où il avait beaucoup aimé l'abbé de Ségur, ce jeune homme, devenu ouvrier, défendait de son mieux la religion contre les attaques et les blasphèmes de ses camarades. Un jour, entendant accumuler les injures et les calomnies contre le clergé, et ne sachant plus que répondre à ce débordement d'impiété, il envoya aux insulteurs ce suprême argument avec un accent si convaincu qu'il mit fin à la discussion : « Ça m'est égal, tout ce que vous pouvez dire contre les prêtres. Moi, j'en ai connu un, l'abbé de Ségur, et n'y aurait-il que celui-là, pour moi la religion serait vraie ! » Toute l'action de Mgr de Ségur sur les âmes, toute la puissance de son apostolat dans le peuple est résumée dans cette énergique parole.

Il établit une autre œuvre qui fut comme le prélude de l'admirable fondation de l'abbé Rousset à Auteuil, l'œuvre des premières communions. Il avait remarqué dans les rues de Paris ces enfants déguenillés, aussi dénués du côté de l'âme que du côté du corps, qui importunent de leurs sollicitations la charité des passants. Il les interrogeait sur leur âge, leur existence, s'informait s'ils avaient fait leur première communion, et recevait le plus souvent une réponse négative. Emu de compassion, il voulut les instruire lui-même, et les accueillit chez lui; mais bientôt, débordé par leur nombre, il obtint qu'un Frère des écoles chrétiennes fût adjoint à ceux de l'école de la rue de Fleurus, avec la mission spéciale de s'occuper exclusivement de ces pauvres enfants. Le soir, l'abbé de Ségur allait leur faire une instruction religieuse, les initiait à la piété, les confessait. Puis, quand un certain nombre d'entre eux se trouvaient préparés, il organisait une solennité de première communion, et on les voyait s'approcher de la table sainte avec une piété qui attendrissait les assistants. Le soir de ces premières communions, l'abbé de Ségur recevait ces heureux petits pauvres devenus riches devant Dieu, à un modeste repas qu'il leur servait, assisté des prêtres qui habitaient avec lui.

« Je ne puis dire, écrivait Mgr de Conny, un de ces

vrais ministres de Jésus-Christ, quelles douces satisfactions j'y ressentais. J'admirais ce que les leçons et les saintes joies de la religion pouvaient faire éclore de bons sentiments dans ces âmes que j'aurais crues flétries par des antécédents misérables. Je voyais ces yeux resplendir d'honnêteté et de bon vouloir. Je voyais ces pauvres *voyous*, comme on les appelle quelquefois avec mépris, heureux de se sentir traités avec bienveillance, avec honneur, et jaloux de rester dignes des égards dont ils étaient l'objet. Jamais en vérité je n'ai pris part à un festin qui ait valu pour moi ces repas-là. »

On comprend, après tant de dévouements aux enfants pauvres, à la jeunesse ouvrière qui l'entourait, la popularité dont l'abbé de Ségur jouissait dans le quartier de Saint-Sulpice où il habitait. La rue Cassette retentissait souvent des manifestations bruyantes de leur enthousiasme et de leur reconnaissance. Leur tapage étonnait et effraya d'abord les paisibles habitants de ce paisible quartier. C'était le temps des promenades politiques, des émeutes, et ils se demandaient quel club radical s'était établi aussi près d'eux. Mais quand, en écoutant mieux, ils eurent reconnu que ces émeutiers étaient des enfants et des apprentis qui, au lieu de crier : « Vive la République ! » criaient à pleins poumons : « Vive

monsieur de Ségur ! » ils se rassurèrent et applaudirent à ces manifestations d'un genre si nouveau.

A ces divers ministères qui eussent suffi à épuiser ses forces et absorber tout son temps, l'abbé de Ségur joignait l'évangélisation des pauvres de la *Sainte-Famille*, auxquels il faisait une instruction religieuse tous les dimanches chez les Lazaristes de la rue de Sèvres. Il leur donnait son argent comme ses forces et son temps, et sa bourse à peine remplie se vidait incessamment et passait tout entière chez les misérables qui assiégeaient sa demeure. Son intérieur s'en ressentait : quelques meubles grossiers, un petit lit de fer sans rideaux, des chaises de paille, une table et quelques rayons de bibliothèque en chêne brut, c'était tout. Un jour, en rentrant chez lui, il trouva un magnifique fauteuil qu'on y avait déposé par erreur. Ravi de ce cadeau imprévu qu'il attribuait à quelque bonne âme, il en supputait déjà le prix et se préparait à le vendre pour ses pauvres, quand on vint le réclamer de la part d'un locataire voisin. Un peu plus tard, ce dernier n'en eût pas vu la couleur. Quant à ses vêtements, leur propriété était le seul luxe qu'il se permit. Il avait les mouvements si aisés et si doux que ses soutanes, ses manteaux, ses chaussures ne s'usaient

presque pas. On le vit porter les mêmes vêtements, nets et convenables, pendant dix ans de suite. Quand il passait dans les rues, on se retournait pour regarder ce jeune prêtre, à la démarche si noble, malgré la pauvreté de sa mise, dont le visage pâle et amaigri respirait à la fois l'austérité et l'allégresse, et que tous les gamins saluaient d'un air de connaissance et d'amitié. Il rayonnait la charité de Jésus-Christ, et, suivant la belle expression d'un jeune artiste protestant mourant de la poitrine, qu'il avait consolé et converti vers ce temps-là à l'hôpital Beaujon, « on ne pouvait le voir sans voir Dieu en lui. »

Son zèle dévorant ne tarda point à l'épuiser. Un an après son ordination, ses forces étaient à bout. Il s'était donné avec une telle prodigalité à ses *paroissiens* de l'Abbaye militaire, à ses enfants des patronages, des cercles, de la première communion, à ses pauvres de la *Sainte-Famille*, il avait tant confessé, tant parlé, tant prêché, qu'au printemps de 1849, sa santé, gravement atteinte, le condamna à s'arrêter. Il crachait le sang ; un médecin lui ordonna un repos absolu et une médication énergique : « Si vous tenez à être porté au cimetière dans six mois, lui avait-il dit, vous n'avez qu'à continuer comme vous faites. »

Pendant six semaines, il dut garder la chambre, et, pour se consoler de ne pouvoir plus servir Dieu par la parole, il eut l'idée de le servir par la plume. On lui avait demandé d'écrire, pour un almanach destiné à la jeunesse ouvrière, quelques articles familiers répondant aux objections qui courent les rues et les ateliers contre la religion. Il se mit à l'œuvre sur-le-champ, et c'est de là que sortit au bout de deux mois ce petit volume des *Réponses* qu'un célèbre académicien n'a pas craint d'appeler un grand livre; qui renferme en deux cents pages l'exposé le plus clair, le plus vivant, le plus sérieux et le plus amusant à la fois, des vérités de la religion et de la vanité des contradictions qu'on élève contre elle; et dont les esprits les plus cultivés, les lettrés et les savants, peuvent faire et ont souvent fait leur profit, comme les apprentis, les jeunes ouvriers, les petits, les illettrés pour lesquels il fut composé. « Mes petits livres, disait spirituellement Mgr de Ségur lui-même, sont faits pour les décrotteurs et les sénateurs. » Rien de plus vrai, et cette définition s'applique aux *Réponses* plus encore qu'à tous ses autres écrits. Aussi, un succès inouï, que trente années et plusieurs centaines d'éditions n'ont pas épuisé, couronna-t-il ce coup d'essai du jeune prêtre malade. Au moment de sa mort, les *Réponses*

avaient été tirées, répandues, vendues en France et en Belgique à 700.000 exemplaires, sans compter beaucoup d'éditions italiennes, allemandes, anglaises, espagnoles, portugaises, flamandes, russes, polonaises, suédoises, et même en langue hindoue. Leur diffusion a donc été incalculable, et le bien qu'elles ont opéré et qu'elles opèrent tous les jours, les esprits qu'elles ont éclairés, les pécheurs qu'elles ont ramenés, les âmes éloignées de l'Eglise par l'ignorance ou les préjugés qu'elles ont converties, ne se peuvent compter et ne sont connues que de Dieu.

L'abbé de Ségur, qui ne se connaissait pas ce don de l'écrivain ajouté à tant d'autres, bénit le ciel de la maladie qui le lui avait révélé. Il semble que Dieu la lui ait envoyée principalement dans ce but. Car il suffit d'une saison aux Eaux-Bonnes pour compléter la guérison commencée par les quelques mois de repos du larynx auquel il s'était soumis. De retour à Paris à l'automne de 1849, il se remit au travail de l'apostolat avec cet oubli complet de lui-même, ce mépris de la fatigue, ce pieux excès dont il s'était fait une théorie, discutable sans doute, mais certainement admirable. « En ce monde, écrivait-il, il est impossible de ne pas faire d'excès. Qui ne les fait point à gauche les fait à droite, et qui ne les fait point à droite risque bien fort d'y

tomber à gauche. L'amour du bon Dieu, quand il remplit bien une âme, sort et éclate nécessairement avec une certaine violence, ou, pour mieux dire, d'ardeur, et voilà de suite un excès... Donc, à la suite de notre très bon et très saint Maître, modèle et Seigneur, marchons joyeusement dans la bonne et raisonnable voie des bons excès, étant bien sûr que le garde-fou de l'obéissance est plus que suffisant pour nous empêcher de faire des sottises. Les saints se sont tous quelque peu tués; et on peut dire de tous les bons serviteurs de Dieu que le service de leur Maître fatigue et use, ce qu'un médecin disait naguère au pieux Mgr de La Bouillerie : « Tant que vous ferez votre religion avec cet acharnement, vous ne guérirez pas. »

Il faut reconnaître que la sainte témérité de l'abbé de Ségur parut justifier cette théorie quelque peu paradoxale. Il se livra plus que jamais à son ministère sacerdotal avec cet acharnement condamné par la docte Faculté. Plus que jamais, il prêcha, confessa, fit des retraites de soldats, d'apprentis, de premières communions, et toujours impunément. Tout ce qui lui resta de son infirmité passagère, ce fut l'habitude et le goût d'écrire, c'est-à-dire un surcroît de ministère et de travail. C'est de ce moment-là que datent ses opuscules, ses écrits de doctrine, de morale,

d'exposition ou de défense de la vérité religieuse, d'attaques hardies et pleines d'une verve toute gauloise contre les erreurs et les ennemis de l'Eglise, qui firent de lui le champion le plus populaire du catholicisme, l'adversaire le plus redoutable et le plus redouté des sectaires, des impies et des apôtres de cabaret. Toutes ces qualités se trouvent dans ses *Réponses* à un degré si remarquable que ce petit livre est resté le premier de ses ouvrages par le talent et le succès, comme il fut le premier en date.

C'est dans les occupations sacerdotales, dans les œuvres diverses dont nous venons de rappeler les principales, que l'abbé de Ségur atteignit la fin de l'année 1851.

Le prince Louis-Napoléon, président de la République, était depuis longtemps en lutte avec l'Assemblée législative, et cette lutte entre un homme et une assemblée, élus directement l'un et l'autre par le suffrage universel et représentant l'un et l'autre le pays, allait finir comme elle devait finir logiquement, par le triomphe de l'homme. Que peut un corps à cinq cents têtes contre une seule bonne tête armée d'un bon bras ? Le coup d'Etat se fit le 2 décembre 1851, et l'impression de l'abbé de Ségur qui, en politique comme en toute chose, ne considérait jamais que le salut des âmes et la gloire de Jésus-

Christ, fut celle de la grande masse du peuple chrétien et du clergé catholique. Après tant de tiraillements, d'impuissance, de menaces, de bavardage politique et social, l'avènement d'un gouvernement fort qui se définissait en ces mots énergiques : « Il est temps que les méchants tremblent et que les bons se rassurent », fut accueilli avec un soupir de soulagement. L'avènement du prince Louis-Napoléon, c'était l'anarchie évitée, la démagogie vaincue, la paix imposée pour un temps aux esprits ; c'était la liberté du bien, pour quelques années au moins, condition nécessaire et essentielle du programme du nouveau gouvernement. L'abbé de Ségur, le moins politique mais le plus apostolique des hommes, accueillit donc avec espérance et satisfaction le triomphe du prince président, non dans un intérêt personnel, mais dans l'intérêt de la liberté de l'Eglise, de la protection du sacerdoce, de la répression des impiétés et des violences révolutionnaires. Tout ce qu'il attendait du nouveau pouvoir, c'était ce que saint Paul demandait au César de son temps, une vie tranquille pour l'Eglise et pour ses enfants : *ut tranquillam vitam agamus*. Le traité très simple qu'il proposait, dans son cœur, au nouveau César, pourrait se résumer en ces mots : « Laissez-moi la liberté de mes œuvres, et je vous

donnerai le concours de mes prières et de ma gratitude. »

Cette liberté dans le service des âmes, cette tranquillité dans l'exercice de son ministère apostolique que l'abbé de Ségur réclamait du gouvernement du prince Louis-Napoléon, il allait, à sa grande surprise, les perdre ou du moins les abandonner pour un temps du fait même de ce gouvernement. Il allait se trouver associé, dans une mesure considérable, aux grandes affaires de l'Eglise universelle, jouer le rôle d'intermédiaire entre le Pape et l'Empereur, et servir Jésus-Christ, son maître unique et son unique amour, d'une façon qu'il n'eût jamais soupçonnée, encore moins désirée, malgré le bien qu'il y devait faire; tant il est vrai que, dans toutes les situations et pour toutes les choses de ce monde, si l'homme propose c'est Dieu seul qui dispose.

Le prince Louis-Napoléon qui, par conviction peut-être, certainement par sens politique, voulait que son gouvernement fût en bons termes avec le Pape récemment rétabli sur son trône par les armes de la France, songea, peu de temps après le 2 décembre, à envoyer à Rome un auditeur de Rote. Le tribunal de la Rote est une cour suprême établie à Rome depuis des siècles, composée de douze auditeurs, tous appartenant au haut clergé, remplissant des fonctions

civiles et ecclésiastiques, mais ne jugeant jamais au criminel. Neuf de ses membres sont italiens, les trois autres représentent la France, l'Autriche et l'Espagne, et sont nommés par les gouvernements de ces grandes nations catholiques. En fait, sinon en droit, ces derniers servent tout naturellement d'intermédiaires, dans les questions ecclésiastiques, entre le gouvernement et le clergé de leur nation et le Souverain-Pontife. Le tribunal de la Rote a une grande autorité à Rome ; il a donné au Saint-Siège deux papes, un nombre considérable de cardinaux, de nonces et de prélats. Le plus ancien des auditeurs, qu'on appelle le Doyen de la Rote, en est le président : c'est une charge *cardinalice*, c'est-à-dire qu'on quitte seulement pour recevoir la pourpre romaine. Le prince Louis-Napoléon trouvant en l'abbé de Ségur la situation de naissance, les vertus sacerdotales, l'intelligence, l'instruction juridique et diplomatique qui convenaient à ces hautes fonctions, le manda aux Tuileries, et, après un long entretien où il fut charmé de lui, il lui fit part de ses intentions bienveillantes à son égard. L'abbé de Ségur, dont la simplicité, l'esprit apostolique, l'amour des petits de ce monde, répugnaient à une situation de ce genre, fut très troublé de cette ouverture ; il demanda du temps, hésita, consulta les directeurs de sa conscience,

les évêques les plus éminents et les plus dévoués au Saint-Siège, et, sur leur conseil unanime, il finit par donner son consentement. L'importance des affaires alors pendantes entre l'Eglise et l'Etat fut la cause décisive de cette résolution. La révision, peut-être le retrait des articles organiques, négation du Concordat dont ils étaient soi-disant la mise en pratique, le rétablissement de la liturgie romaine qui devait porter le dernier coup au gallicanisme déjà bien ébranlé, telles étaient, sans compter la prévision du rétablissement de l'Empire et du sacre qui en serait peut-être la conséquence, les principales questions qui s'agitaient à Paris et à Rome, et que l'influence de l'auditeur de Rote pouvait contribuer à faire trancher dans le sens de la liberté de l'Eglise et de l'autorité du Saint-Siège.

Quelques lignes d'une lettre de Mgr Pie, l'illustre évêque de Poitiers, suffiront à donner l'idée de l'importance de la détermination de l'abbé de Ségur : « C'est un grand bienfait du ciel que cette nomination, lui écrivait-il le 4 mars 1852 ; c'est une preuve de plus des pensées très miséricordieuses que Dieu nourrit en ce moment pour cette portion de l'Eglise à laquelle nous appartenons. Je n'ai guère éprouvé dans ma vie de joie comparable à celle que votre lettre m'a apportée et confirmée... »

L'abbé de Ségur, ou plutôt Mgr de Ségur, quitta donc, le cœur et les yeux pleins de larmes, ses chers soldats, ses chers apprentis, son immense clientèle de pauvres, d'enfants et de jeunes gens du peuple qu'il laissait inconsolables de son départ; il partit au mois de mai 1852 pour cette Rome si aimée où l'attendaient des honneurs, des travaux apostoliques et aussi des épreuves qu'il ne soupçonnait point, mais qu'il accueillit du même visage et du même cœur, c'est-à-dire en chrétien et en vrai prêtre de Jésus-Christ. Nous allons raconter rapidement ses amitiés, ses œuvres, ses négociations diplomatiques et ses croix pendant les quatre années qu'il passa à l'ombre de Saint-Pierre, aux pieds et tout près du cœur du grand pape Pie IX.

Des amitiés que Mgr de Ségur trouva à Rome, la plus auguste fut celle du Souverain-Pontife lui-même, dont l'affectueuse condescendance se manifesta dès le jour de son arrivée. En descendant de voiture, le jeune prélat s'était fait conduire au Vatican chez Mgr de Mérode, son cousin, qui y habitait comme aumônier du Pape. Le Saint-Père, averti de sa présence, lui fit dire qu'il voulait le voir immédiatement. Mgr de Ségur, encore revêtu de ses habits de voyage, tout couvert de poussière, dut obéir à cet ordre souverain, et cinq minutes après il tombait, ravi

et confus, aux pieds de Pie IX qui lui tendit les bras et l'accueillit comme un bon père accueille un fils longtemps attendu. La simplicité, la piété ardente et joyeuse de Mgr de Ségur lui gagnèrent, dès cette première entrevue, le cœur du Saint-Père qui lut, d'un coup d'œil, jusqu'au fond de cette âme transparente et l'aima comme le Seigneur Jésus aimait le jeune homme de l'Évangile, après l'avoir seulement regardé. Cette intimité, que Mgr de Ségur considéra toujours comme le plus grand honneur et le plus grand bonheur de sa vie, dura tout le temps de son séjour et ne prit fin qu'avec l'existence du saint Pontife.

Après le pape Pie IX, ses deux plus chers et plus illustres amis à Rome furent Mgr de Mérode et Mgr Bastide, tous deux intimement liés, et qui devaient mourir prématurément à quelques mois de distance l'un de l'autre. Leurs caractères différaient absolument, et rarement on vit des amis, des prêtres dévoués tout entiers à Dieu et à son Église se ressembler aussi peu.

Mgr de Mérode, fils des croisés comme Mgr de Ségur, et descendant de sainte Elisabeth de Hongrie, était de race sainte et guerrière. Soldat avant d'être prêtre, il resta soldat jusqu'à la fin de ses jours ; guerroyant pour l'Église, pour le Pape, pour Jésus-Christ ; mais toujours guer-

royant. Il lui fallait des champs de bataille à tout prix, et les événements ne les lui ménagèrent pas. Sa vie réalisa cette parole du Sauveur, Dieu de la guerre en même temps que de la paix : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre. » Augustin Cochin le définissait ainsi : « Une épée ayant une soutane pour fourreau. » La mère de Mgr de Ségur écrivait de lui qu'il était admirable devant Dieu et redoutable devant les hommes. Louis Veuillot résuma sa vie en ces belles et fortes paroles : « Personne ne l'a mieux connu que Pie IX et personne ne l'a plus aimé » ; et il voyait en lui l'étoffe d'un Jules II. Ce prélat, aussi pieux que belliqueux, vivait avec l'austérité d'un moine du désert. Manger était pour lui un détail absolument secondaire, et jamais chrétien ne traita son corps avec un plus complet mépris. Mgr de Ségur, quoique très mortifié lui-même, s'en aperçut pendant les deux ou trois jours qu'il passa chez ce saint et terrible cousin en arrivant à Rome. Jamais et nulle part il ne fut aussi édifié et aussi mal nourri.

Quant à Mgr Bastide, passé sans transition de l'Ecole de Droit de Paris au Collège Romain, devenu d'étudiant prêtre et aumônier volontaire de nos soldats, qu'il rencontra pour la première fois sur les remparts de Rome, en 1849, c'était la force, l'esprit, la grâce en personne. Il était

aimable et persuasif du corps à l'âme. Il avait le sens et l'enthousiasme de Rome ; sa plus grande joie était de la faire comprendre et goûter aux autres, depuis ses chers troupiers, dont il fut pendant vingt ans l'aumônier, l'ami et le père, jusqu'aux hommes d'Etat et aux grandes dames de passage dans la ville de Rome, qu'il tenait suspendus à ses lèvres quand il expliquait, avec une éloquence radieuse, les *stanze* de Raphaël au Vatican, les ruines du Colysée ou les magnificences de la campagne romaine. Il était, comme Mgr de Ségur, l'idole des troupiers de l'armée d'occupation, qu'ils évangelisaient ensemble avec un dévouement sans limites, et dont ils changèrent l'esprit et les mœurs à un tel point qu'on vit des bataillons, des régiments presque entiers assiéger les confessionnaux et la table sainte, de vieux pécheurs se métamorphoser en admirables pénitents, et de nombreuses vocations religieuses et ecclésiastiques éclore dans ce milieu des casernes purifié et sanctifié par l'air de Rome, la bénédiction du Pape et le zèle apostolique des deux jeunes prélats.

A ce ministère auprès de l'armée d'occupation, qui ne s'adressait pas seulement aux soldats, mais aux sous-officiers, aux officiers de tout grade, jusqu'aux généraux, la plupart bons chrétiens ou revenus à Dieu, Mgr de Ségur ajoutait

l'évangélisation des écoles françaises à Rome. Ecoutons à ce sujet le récit de son secrétaire, ancien sergent de chasseurs à pied, converti par lui, et de protestant indifférent devenu catholique et prêtre : « Le dimanche, dès neuf heures du matin, après la messe, nous allions chez les Frères des Ecoles chrétiennes, dans leur maison de la Fontaine-Trevi, spécialement affectée aux besoins de la colonie française et de l'armée d'occupation. Avec l'aide du frère Siméon, supérieur de la maison, Monseigneur y accomplit des merveilles. En peu de temps, cette école devint un lieu d'édification, un modèle de piété charmante. Les enfants qui avaient fait leur première communion s'approchaient de la sainte table tous les dimanches... Monseigneur était adoré dans cette maison ; c'étaient des cris de joie quand on le voyait paraître. Le bien qu'il y fit est immense. Il y avait là beaucoup d'enfants, fils de militaires ou de petits employés français, pour la plupart très ignorants et indifférents en fait de religion. Par les enfants, il arrivait aux parents et les gagnait tous à Jésus-Christ. Que de misères secourues ! que d'âmes relevées ! A plusieurs reprises, il fit régulariser des situations qui semblaient inextricables, réhabiliter des mariages, etc. On venait à lui avec une confiance absolue. Quand il avait dit : « Je m'en

« charge », c'était fait, il ne reculait ni devant les démarches, ni devant les dépenses. »

Le dimanche, commencé au milieu des enfants, s'achevait au milieu des soldats à Saint-Louis-des-Français. L'église était toujours comble ; après les vêpres, chantées avec un entrain tout militaire, et suivies d'une instruction de Mgr de Ségur, il recevait dans la sacristie tous ceux qui voulaient lui parler ou se confesser. « Cela durait quelquefois jusqu'à huit heures et demie du soir, au grand désespoir du cuisinier ; désespoir qui redoublait quand Monseigneur amenait avec lui cinq ou six convives inattendus. Sa table était extrêmement simple ; quelquefois ses invités s'en scandalisaient en riant. Mgr de Mérode venait souper assez souvent. Sorti du Vatican dès le matin, pour s'occuper de ses bonnes œuvres, il avait quelquefois oublié de déjeuner quand il arrivait le soir en retard pour souper. Il avalait à la hâte un potage qu'il trempait de beaucoup d'eau, une tranche de viande froide et quelques feuilles de salade. Mais, si le menu était maigre, quel esprit, quelle gaieté assaisonnaient ses repas ! »

Tel était, pour Mgr de Ségur, l'emploi du repos de ses dimanches. Dans la semaine, il partageait son temps entre la prière, la méditation et le travail de cabinet : correspondance avec les évêques, avec l'Empereur, qui lui écrivait des

lettres confidentielles de sa propre main, écrits populaires, études des affaires qu'il devait juger au tribunal de la justice ; il recevait dans l'après-midi les visiteurs de tout rang et de toute condition. Il allait très souvent au Vatican, où il avait ses entrées à toute heure. Le Pape avait donné ordre qu'on l'introduisît toutes les fois qu'il se présenterait, sachant qu'il était chargé des instructions secrètes de l'Empereur. Cette bienveillance si particulière du Souverain-Pontife et de Napoléon III, alors dans tout le prestige d'un règne à son aurore, était connue de tout le monde à Rome et y faisait à Mgr de Ségur une situation tout à fait hors ligne. Aussi le palais Brancadoro, qu'il habitait, était-il le rendez-vous du haut clergé, de la société romaine et de la colonie étrangère. Pas un pèlerin ou visiteur de distinction ne s'arrêtait à Rome sans se faire présenter à lui. Quand il rentrait chez lui, à la chute du jour, après ses séances de la Rote, ses courses de charité ou de piété dans les divers sanctuaires de la ville sainte, il ne demeurait jamais seul. Il appartenait jusqu'au souper aux pénitents qui venaient le trouver dans sa chapelle, pécheurs petits ou grands, généraux ou soldats, prêtres, cardinaux même ; ce ministère sacerdotal, où il excellait, se prolongeait sans interruption jusqu'au souper.

« Après le souper, écrit son secrétaire, le salon était ouvert. Arrivaient Mgr Bastide, la joie de la maison, Mgr Lacroix, Mgr de Mérode, Mgr de Falloux, des prélats italiens, des secrétaires d'ambassade, parmi lesquels M. Baude, depuis ambassadeur ; des généraux, spécialement l'admirable et saint général de Sabran-Pontevès, mort peu après en Crimée, où il commandait la garde impériale. Il communiait tous les jours ; il aimait et respectait tendrement Monseigneur... la conversation était intéressante, animée, pleine de gaieté et d'entrain. A dix heures, on faisait la prière en commun à la chapelle, et chacun se retirait après avoir reçu la bénédiction de Monseigneur. » — A la fin de l'année 1854, la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception amena à Rome de nombreux prélats français, qui trouvèrent chez Mgr de Ségur la plus cordiale et respectueuse hospitalité. Deux fois par semaine, il en réunissait un certain nombre à sa table, alors largement et dignement servie. On y vit plusieurs fois Mgr Sibour, archevêque de Paris, et son grand vicaire M. Darboy, qui devait s'asseoir comme lui sur le siège de saint Denis et, comme lui, mourir assassiné. La plupart de nos évêques considéraient Mgr de Ségur comme leur représentant à Rome, comme une sorte d'ambassadeur ecclésiastique, et de cette époque

datent les relations affectueuses avec presque tous, intimes avec plusieurs, qui servirent si efficacement à son apostolat et à la prospérité de ses œuvres quand il revint en France en 1856.

Mgr de Ségur n'usa de sa grande situation à Rome que pour rendre mille services aux œuvres et aux personnes, pour éclairer l'Empereur sur le choix des évêques à nommer ; pour mettre le Saint-Père qui l'interrogeait avec beaucoup de confiance au courant de détails ignorés, de petites intrigues à déjouer ; en un mot, pour faciliter en toutes choses les rapports toujours délicats et souvent difficiles entre l'Eglise et l'Etat. Le Pape et l'Empereur connaissaient l'un et l'autre sa simplicité de colombe, son absolue franchise, et c'est par ces qualités si peu diplomatiques qu'il garda leur estime et leur confiance jusqu'à la fin de son séjour à Rome.

Des deux négociations considérables auxquelles il prit part, l'une, d'ordre tout ecclésiastique, réussit pleinement ; l'autre, plus politique, ne put aboutir, moins par la mauvaise volonté que par la faiblesse de l'Empereur. — La première, dont Mgr de Ségur prit hardiment l'initiative, était relative au rétablissement de la liturgie romaine en France. Les esprits étaient généralement préparés à ce retour aux règles canoniques si longtemps méconnues et à l'unité

romaine dont l'unité de la prière liturgique était la condition et le prélude. Mais le premier pas était difficile à faire et les plus désireux de voir tomber en ce point le vieil édifice déjà bien ébranlé du Gallicanisme hésitaient à passer de la théorie à la pratique. Mgr de Ségur avait compris que si les prêtres de la communauté de Saint-Sulpice, honneur et modèle du clergé, directeurs d'un grand nombre de séminaires, revenaient à la liturgie romaine et l'introduisaient dans leurs établissements, leur exemple serait suivi partout, et que ce serait un coup décisif porté aux vieilles traditions gallicanes. Il se mit donc à l'œuvre dès son arrivée à Rome, prépara son plan avec autant de prudence que de fermeté, fit connaître au Pape l'excellent esprit de Saint-Sulpice, son absolu dévouement au Saint-Siège, la certitude du succès, moyennant certains ménagements, certaines mesures de transition nécessaires, et il mena cette délicate négociation avec tant de zèle et d'activité qu'au mois de novembre 1853, le principe et le mode du rétablissement de la liturgie romaine dans la communauté et le séminaire de Saint-Sulpice étaient réglés d'un commun accord et prêts à être mis à exécution. Pie IX, reconnaissant de ce grand service rendu à l'Eglise et très touché de la vénération et de la tendresse avec

laquelle Mgr de Ségur parlait de ses chers maîtres de Saint-Sulpice, l'en aima davantage et se plaisait à lui donner en souriant le nom de Monseigneur Sulpiziano.

La seconde négociation qui fut entamée, interrompue, reprise plusieurs fois de 1853 à 1855 par Mgr de Ségur, intermédiaire secret et direct entre l'Empereur et le Pape, avait trait au sacre de Napoléon III et à la révision des articles organiques du Concordat, questions indivisibles dans la pensée de Pie IX, mais que l'Empereur tendait à séparer. Le Souverain-Pontife ne demandait pas mieux que de répondre au vif désir de Napoléon III, en allant le sacrer à Paris ; mais à la condition expresse que le neveu du grand Napoléon fit, pour justifier cette condescendance, un acte analogue au rétablissement du culte catholique par le Concordat en 1801 : or cet acte unique, aux yeux du Pape et des catholiques du monde entier, c'était l'abrogation ou la révision fondamentale de ces articles organiques, négation du Concordat, destructifs de la liberté de l'Eglise, et qui ne peuvent subsister qu'à la condition de n'être pas exécutés. « Je ne puis, disait Pie IX à Mgr de Ségur, mettre le pied sur le sol français tant qu'ils subsisteront. Le premier de ces articles est un soufflet pour moi, *e uno schiaffo per me.* »

C'était aussi l'avis du jeune prélat, bien qu'il fût le négociateur choisi par Napoléon III ; mais convaincu que la présence du Pape en France et à Paris produirait des fruits merveilleux de salut, et qu'une fois en face de l'Empereur, Pie IX obtiendrait de lui la révision des Organiques et bien d'autres choses encore, il eût souhaité que le Souverain-Pontife allât de l'avant, sans faire de telle ou telle concession précise une condition absolue et préalable de son voyage. Un moment, en 1853, après la lecture d'une lettre que l'Empereur lui avait fait transmettre par Mgr de Ségur, il fut si touché du langage, des sentiments, peut-être des promesses impériales, qu'il parut sur le point de s'y abandonner et de partir de confiance. Mais il n'hésita pas longtemps et il revint presque immédiatement à sa première résolution. Au sortir de cette audience mémorable, Mgr de Ségur écrivit à l'Empereur pour l'informer de la bonne volonté du Pape, de son sincère désir de venir le sacrer, mais sous la réserve d'un engagement formel au sujet de la révision des Organiques : « Sire, lui disait-il avec cette simplicité évangélique qui ne le quittait jamais, votre sort est entre vos mains. Voici ce que le Pape m'a chargé de vous écrire au sujet des articles organiques. Vous le voyez, *c'est du bois mort qu'il vous demande*. Ces arti-

cles inexécutables et inexécutés ont toujours été repoussés, non seulement par Rome, mais par tout ce qu'il y a de vrais catholiques en France, gallicans comme ultramontains. Si Votre Majesté voulait les appliquer, elle verrait tous nos évêques et nos prêtres se lever comme un seul homme, pour protester et résister au besoin. » C'est avec cette sincérité que s'exprimait ce diplomate comme on n'en voit pas. L'Empereur ne lui en voulut nullement. Il continua à correspondre directement avec lui, et lui conserva toute sa confiance et sa bienveillance jusqu'à la fin de son séjour à Rome. Mais il n'eut pas la force de lutter contre les préjugés de son entourage, de toucher à ces déplorables articles organiques, qu'il condamnait dans ses lettres intimes à son négociateur et qu'il ne songea jamais à appliquer dans leurs dispositions tyranniques. La paresse, l'indifférence l'emportèrent sur ses bonnes intentions, sur l'intérêt même de sa couronne et de sa dynastie : il manqua ainsi une occasion unique de rattacher à sa cause les catholiques, c'est-à-dire les seuls vrais conservateurs de la société chrétienne tout entière. L'influence de l'esprit révolutionnaire modéré qui l'assiégeait de toutes parts, celle des sociétés secrètes auxquelles sa jeunesse aventureuse avait donné des gages funestes, prirent dès lors le dessus

dans ses conseils et dans sa politique. Les malheurs prévus par Mgr de Ségur se réalisèrent l'un après l'autre, et, de faute en faute, conduisirent le neveu du grand Napoléon non pas à Waterloo et à Sainte-Hélène, mais à quelque chose de mille fois pire, à Sedan. Oubliant la parole de l'Évangile, il n'avait pas cherché avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste, c'est-à-dire le royaume de la terre, la puissance et la gloire, lui fut enlevé par surcroît.

Au milieu des honneurs et des joies chrétiennes qu'il goûtait à Rome, Mgr de Ségur n'avait pas perdu de vue la grande doctrine de la croix. Il savait que c'est par la croix qu'il faut passer pour arriver au ciel, et il se souvenait de la prière qu'il avait faite à la sainte Vierge le jour de sa première messe. Cette infirmité, à la fois crucifiante et féconde, qu'il avait demandée, il allait la recevoir en pleine prospérité, au moment où les plus hautes destinées semblaient s'ouvrir devant lui.

C'était le 1^{er} mai 1853, à l'heure où les lettres de l'Empereur, les négociations du sacre et des articles organiques se multipliaient et le mettaient en rapport presque quotidien avec les deux plus grandes autorités de ce monde, « *ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur* », comme a dit Victor Hugo. Mgr de Ségur, revenu

chez lui fatigué d'une séance de la Rote, s'était mis à peindre pour se délasser, quand tout à coup il sentit une sorte de voile rouge qui s'étendait peu à peu sur son œil gauche et qui, en quelques secondes, le couvrit presque entièrement. « Quand j'arrivai chez lui peu de moments après, écrit Mgr de Conny, son intime ami, il me raconta ce qu'il venait d'éprouver et dont il avait immédiatement apprécié la gravité. « C'est une paralysie du nerf « optique, me dit-il, voilà un œil perdu, et bientôt « je perdrai l'autre. » Je lui proposai d'aller voir sans tarder le docteur Mayer, médecin de l'armée française, qui habitait près de la Propagande. Le docteur ne dissimula pas que l'accident lui paraissait grave, et il prescrivit un repos absolu. Nous sortîmes et je me souviens que nous dirigeâmes notre promenade par les rues qui longent le chemin du Quirinal. Il n'y avait pas d'illusion à se faire, et j'étais tout accablé du coup qui frappait ainsi mon ami : lui, au contraire, était demeuré très calme, et il m'exposait les motifs de sa résignation. « Dieu m'a « donné des yeux il y a trente-trois ans, me disait-il ; il m'en reprend un aujourd'hui. Il me reprendra bientôt peut-être le second. Je n'ai qu'à le remercier du temps pendant lequel il me les a laissés. Il est bien le maître. — Sans doute, ré-

« pondis-je ; ce sont là les pensées de la foi ; mais
« il y a les impressions de la nature qu'on ne peut
« pas ne point sentir. — Sommes-nous chrétiens ?
« reprit-il, sommes-nous prêtres, pour céder aux
« impressions de la nature lorsque la foi nous
« parle ? » Puis, après un moment de silence :
« Tout cela, dit-il, est bien heureux pour moi.
« Dans la position où je me trouvais, avec la
« bonté que le Pape me témoigne et avec la con-
« fiance que me marque l'Empereur, je n'aurais
« pas manqué de devenir bientôt archevêque et
« cardinal. On a beau faire, les grandeurs ecclé-
« siastiques elles-mêmes présentent un danger
« pour l'homme qu'elles exposent à s'élever dans
« son cœur. Je serai débarrassé de tout cela, et je
« retournerai à Paris, où je me remettrai à con-
« fesser mes enfants des rues, ce qui vaudra bien
« mieux pour moi. »

Ces admirables sentiments ne se démentirent pas un instant. Le Pape, averti de l'accident le soir même du 1^{er} mai, partagea l'émotion universelle que cette nouvelle avait répandue dans la ville de Rome. « Pour ces maladies-là, dit-il à Mgr de Ségur, en cherchant à lui rendre quelque espérance, je ne connais que trois remèdes : la bonne nourriture, l'eau fraîche et la patience. »

« — Très saint Père, lui répondit en souriant le doux prélat, j'ai encore plus de confiance

au troisième ingrédient qu'aux deux autres. »

Un peu plus tard, Mgr de Ségur, dont la simplicité avait toutes les audaces quand l'amour de Dieu était en jeu, demanda résolûment à Pie IX une faveur insigne, une consolation égale et supérieure à son épreuve, que les évêques et les cardinaux eux-mêmes n'obtiennent que par une permission expresse et exceptionnelle du Pape : la grâce de conserver le Saint-Sacrement dans sa chapelle. Après une minute d'hésitation, Pie IX ne put résister à l'expression anxieuse et suppliante de ce fils de prédilection. Il lui prit la tête entre ses mains, la pressa sur sa poitrine, et lui dit avec un accent de profonde tendresse : « A un autre, je répondrais non ; mais à vous, je dis oui, parce que je vous aime. » Puis, il ajouta en latin : « *Ad consolationem, ad tempus* » (c'est pour votre consolation et pour un temps). Il pensait alors que la guérison était possible ; mais le mal ne fit que s'étendre, et la consolation dura tout le temps de la vie du saint aveugle. C'était le 13 juin 1853 que Pie IX accorda à Mgr de Ségur cette incomparable faveur, et ce fut le 13 juin 1881, vingt-huit ans plus tard, que le Saint-Sacrement quitta la chapelle de Mgr de Ségur, le jour même où sa dépouille mortelle quittait sa maison pour l'église et pour le cimetière.

Pendant l'année qui suivit la perte de son œil, Mgr de Ségur continua ses fonctions d'auditeur de Rote et ses bonnes œuvres à Rome, mais il ne partageait aucune des espérances dont le berçaient les médecins, et, sûr de perdre entièrement la vue, il s'y préparait avec une sérénité parfaite. Il souriait dans son cœur en voyant ses amis former pour lui de brillants projets, poursuivre auprès de l'Empereur sa nomination de grand aumônier de France, dont Napoléon III songeait à rétablir la dignité. Quant à lui, la seule grande aumônerie à laquelle il songeait, c'était celle de ses apprentis, de ses soldats, de ses pauvres de Paris, qu'il ne voyait plus qu'en passant pendant ses séjours en France, qu'il savait inconsolables de son absence, et qui tenaient toujours la grande place dans son cœur apostolique. La pensée de se retrouver réuni à eux lui faisait presque hâter de ses vœux ce moment de la cécité qu'il sentait inévitable et prochain. Ce fut le samedi 2 septembre 1854 que s'accomplit le sacrifice. Il était au château des Nouettes, en Normandie, chez ses parents, au milieu des siens. La dernière grâce qu'il avait demandée à la sainte Vierge, celle de revoir une fois encore de ses yeux tous ses frères et sœurs, venait de s'accomplir par l'arrivée du seul de ses frères qui manquât à la réunion de famille. Le moment de Dieu était

venu. Le 2 septembre, dans la matinée, après avoir suivi d'un regard curieux la dissection d'un œil de bœuf par un médecin du voisinage, et assisté au déjeuner de famille, il sortit dans le parc pour la promenade accoutumée. Il marchait en avant, assez loin de sa mère, qui causait avec le médecin. Tout à coup, il s'arrêta et dit à l'un de ses frères, qui lui donnait le bras : « Je suis aveugle. » Ce fut tout. Il rentra au château, et pria ses frères et sœurs de n'en rien dire à sa mère, afin de lui laisser quelques heures de sécurité de plus. A plusieurs reprises, elle vint dans sa chambre, et il s'entretint avec elle si tranquillement qu'elle ne se douta de rien. Au moment du dîner, il descendit, appuyé sur un bras, et se mit à table. Sa mère ne soupçonnait pas encore la cruelle vérité. Son père étant absent, il s'était mis en face d'elle. Tout à coup, elle s'aperçut qu'il ne se servait pas lui-même, et qu'une de ses sœurs, assise à côté de lui, lui découpait sa viande. Elle le regarda fixement sans rien dire, changea de visage et comprit tout. Les sanglots, longtemps contenus, éclatèrent. Lui seul ne pleurait pas et souriait. Aucun de ceux qui assistèrent à cette scène déchirante, qui virent le contraste de cette douleur humaine et de cette sérénité divine, n'en perdront le souvenir jusqu'à leur dernier moment. Il consola sa mère, tous

les siens, avec une tendresse infinie; et nous pouvons lui rendre ce témoignage que, dans cette première journée et tous les jours suivants, il montra la même tranquillité joyeuse qu'ont admirée en lui, jusqu'à la fin de sa vie, tous ceux qui l'ont connu. C'était la croix qu'il avait demandée, qu'il avait attendue, avec toutes ses souffrances, mais avec toutes ses consolations. Il la reconnut dès qu'elle se montra, l'accueillit comme une vieille amie, comme une messagère de grâce et de salut, et s'il en savoura toute l'amertume, il n'eût pas échangé cette amertume divine contre toutes les joies de la terre. Une lettre de lui, prise entre mille, fera comprendre ce que fut toujours pour lui cette chère et redoutable cécité : « C'est une grande grâce et une grande bénédiction, écrivait-il à sa sœur Sabine, religieuse de la Visitation, le 2 septembre 1865, que d'être fixé à la croix par une infirmité quelconque, et surtout par celle de la cécité. C'est une participation permanente à Jésus crucifié, et une sorte de consécration religieuse qui vous oblige, bon gré mal gré, à renoncer au monde, aux folles joies, aux attrait dangereux des grandeurs humaines, des fêtes, des réunions. C'est comme une goutte d'absinthe divine qui vient christianiser tous les breuvages de la terre, une sorte d'élixir contre le naturalisme. Aide-

moi, ma chère sœur, à bénir Dieu de cette visite imméritée. Demande-lui qu'il ait toujours compassion de moi et qu'il me garde sur la croix, tout près de lui, comme le bon larron. »

La suite et la fin de sa vie, qu'il nous reste à raconter, montreront quelles bénédictions furent attachées à cette cruelle épreuve, et par combien de fruits de salut, par quelle fécondité spirituelle, par quelle action sur les âmes, par quelle force d'apostolat Dieu récompensa le courage et l'allégresse avec lesquels il porta sa croix pendant vingt-six ans, sans une heure de défaillance.

Devenu aveugle à l'automne de 1854, et certain qu'il ne recouvrerait jamais la vue, Mgr de Ségur dut cependant céder aux instances de sa famille, qui le pressait de retourner à Rome et de laisser aux espérances des médecins le temps de se réaliser. Le Pape et l'Empereur, qui, l'un et l'autre, s'étaient empressés de lui écrire en apprenant son infirmité, lui témoignèrent toute leur satisfaction de cette résolution au moins provisoire, et continuèrent à lui donner, pendant tout le cours de l'année 1855, les témoignages de leur absolue confiance. Il dut à cette circonstance le bonheur d'assister, dans la basilique de Saint-Pierre, à la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, et de rendre de nouveaux

services à la grande cause de la sanctification de l'armée. Mais, il n'eut pas le courage de prolonger au delà d'un an une épreuve que, dès le principe, il avait jugée inutile, et dès que sa situation eut été réglée entre le Saint-Siège et le gouvernement français d'une manière honorable, il ne songea plus qu'au retour. Cette situation, en rapport avec son infirmité d'une part, et de l'autre la dignité inamovible qu'il abandonnait librement, était celle de chanoine du premier ordre du chapitre de Saint-Denis, réservée aux membres de l'épiscopat en retraite. Comme sa cécité était un obstacle canonique à ce qu'il pût être sacré, un bref du Souverain-Pontife, daté du 4 janvier 1856, et enregistré au Conseil d'Etat, y suppléa dans les termes suivants : « Nous vous conférons et accordons les insignes et les privilèges d'honneur qui sont propres aux évêques, de sorte que vous en puissiez user et jouir librement et licitement. »

Aussitôt après la réception de ce bref, Mgr de Ségur donna sa démission d'auditeur de Rote, fut remplacé par Mgr de La Tour d'Auvergne, qu'il avait désigné lui-même au choix de l'Empereur, prit congé du Pape qui lui donna, comme dernier souvenir, la mitre d'or qu'il portait le 8 décembre 1854, en proclamant l'Immaculée Conception, et revint à Paris, point de départ de son

sacerdoce, grandi par le contact des princes de l'Eglise, de la plupart des évêques français, et par l'auguste intimité de Pie IX, affermi dans la doctrine, couronné des épines de la cécité, plus épris que jamais de l'amour de Jésus-Christ et de l'amour des âmes, apôtre des petits, de la jeunesse, du Saint-Siège, de la sainte Vierge, de la fréquente communion, de toutes les traditions romaines. La vie de l'abbé de Ségur, de l'auditeur de Rote, du prélat romain, était achevée ; la mission catholique de Mgr de Ségur en France allait commencer.

Cette mission, à laquelle il se dévoua pendant vingt-cinq ans, de 1856 jusqu'à sa mort, peut se résumer en deux mots : apostolat de la vérité, combat contre l'erreur sous toutes ses formes. En même temps qu'il donnait Dieu aux âmes par la prédication, par les livres de piété qu'il composait avec amour, par les sacrements qui se répandaient de ses lèvres, de ses mains et de son cœur comme d'une large source de vie, il luttait contre l'hérésie, contre les vieilles traditions des Jansénistes, le matérialisme et la libre-pensée avec une indomptable énergie. Ses *Réponses* avaient inauguré cette suite d'écrits, de brochures brèves, alertes, pleines de vivacité et d'entrain, qu'il opposait partout à la propagande protestante ou révolutionnaire, à la franc-maçonnerie, cette

grande ennemie de l'Eglise et du genre humain, qu'il marqua d'un stigmatte brûlant, en popularisant les condamnations officielles du pape Pie IX, confirmées depuis par son digne successeur Léon XIII. Avec une franchise toute gauloise et un courage joyeux que rien n'arrêtait, il courait sus à l'ennemi avec les armes populaires de l'ironie mordante et de la plaisanterie parisienne. Il appelait les gens et les choses par leur nom et allait droit au fait, sans ménager la sottise impie, sans marchander la vérité. Cette verve, cette sincérité absolue, cette foi dans la force de la vérité divine et du bon sens humain, donnaient à ses écrits une influence et une popularité qui firent de ce prêtre si charitable, de cet homme d'une si parfaite bonté, l'objet de la haine des ennemis de Dieu et de l'Eglise, l'adversaire le plus redouté des sectaires de toute forme et de toute provenance.

Un seul trait suffira à montrer jusqu'où cette haine fut quelquefois portée contre lui. C'était au mois d'août 1869. Vers l'heure de la messe, un inconnu se présenta chez lui, et attendit, dans la chapelle de Mgr de Ségur, qu'il eût achevé le sacrifice. Sa tenue, son air, les lunettes bleues qui cachaient ses yeux, attirèrent l'attention du valet de chambre, qui ne le perdit pas de vue. Après la messe, Mgr de Ségur passa, comme

d'habitude, dans son salon pour confesser tous ceux qui se présentaient. L'inconnu resta le dernier dans la chapelle. Quand son tour fut venu et qu'il se trouva seul en face du prélat aveugle, il lui demanda brusquement si l'on pouvait être catholique et franc-maçon. A cette question, au ton dont elle fut faite, Mgr de Ségur se leva et répondit vivement : « Vous êtes franc-maçon, n'est-ce pas ? que venez-vous donc faire ici ? » — Je viens vous avertir, Monsieur, que dans une récente assemblée des Loges, on a décrété votre mort pour vous punir de ce que vous avez écrit et publié sur notre société. » Le pieux aveugle étendit les mains, serra étroitement ce malheureux entre ses bras, et lui dit, avec un accent qui fit tressaillir son fidèle serviteur caché près de la porte : « Voilà donc ce que c'est que votre franc-maçonnerie, qui s'intitule une société de bienfaisance ! Quand on l'accuse, pièces en mains, de desseins révolutionnaires, elle répond par des menaces de mort et par l'assassinat ! Jugez par là de ce qu'elle est ! — C'est possible, répondit le franc-maçon en se dégageant de son étreinte, mais je n'ai pas le temps de discuter. Je suis venu, en reconnaissance d'un service signalé que vous avez rendu à quelqu'un de ma famille, vous avertir de l'arrêt porté contre vous. Prenez vos précautions, mais ne parlez à personne de ma

démarche, car elle attirerait sur moi la persécution et peut-être la mort. » Et il disparut.

Mgr de Ségur, ne pouvant se tromper à l'accent de cet homme, fit le sacrifice de sa vie; il écrivit sur-le-champ deux lettres importantes, l'une à sa mère, l'autre au Pape, et les confia à son secrétaire, avec mission de les faire parvenir à leur adresse si la menace se réalisait. Puis, se remettant corps et âme entre les mains de Dieu, il reprit avec calme ses travaux accoutumés. Aveugle et prêtre, exerçant un ministère qui ouvrait la porte à tout le monde et le laissait en tête à tête perpétuel avec ses visiteurs, sa vie était à la merci de qui voudrait la prendre. Ses domestiques firent bonne garde; ils éconduisirent plusieurs individus de mine suspecte qui voulaient le voir à tout prix et osaient même leur offrir de l'argent pour les introduire; puis le silence se fit, et la menace de mort resta sans effet, soit que la secte maçonnique eût renoncé à un crime dont le retentissement eût pu la compromettre, soit que son seul but eût été, dès le principe, de jeter le trouble dans l'âme du saint aveugle et d'arrêter par la terreur ses courageuses révélations.

Sa brochure énergique intitulée *Causeries sur le protestantisme*, où il démontrait les erreurs doctrinales de l'hérésie, l'immoralité de ses fondateurs, et flétrissait les moyens de propagande

employés par les sectaires pour arracher les âmes à l'Eglise, lui attira également de violentes attaques de la part des journaux protestants et de certains ministres. Malgré le soin qu'il avait pris de distinguer les doctrines des personnes, et les protestants de bonne foi, des fanatiques et des acheteurs de consciences, il fut traité de calomniateur et d'insulteur public. Sa consolation, après le sentiment du devoir accompli, fut de voir des protestants convaincus, des ministres même lui rendre justice et rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, dont ses écrits leur avaient fait reconnaître la vérité.

Enfin, au moment où la question romaine se posa, et où l'empereur Napoléon III, qui avait cessé depuis longtemps de voir Mgr de Ségur et de vouloir entendre même ses conseils, entra dans la voie fatale qui devait le conduire de Solférino à Castelfidardo, et de Castelfidardo à Sedan, le gouvernement impérial répondit aux brochures hardies du prélat indigné par de misérables tracasseries de police et par une lettre célèbre où le premier ministre le raillait sur les excès de son *zèle aveugle*. C'était constater, avec une grossièreté maladroite, l'influence des opuscules de Mgr de Ségur sur l'opinion publique.

A côté de toutes ces persécutions qui le laissaient indifférent quand elles ne le faisaient pas

sourire, il trouva des croix plus lourdes à porter, bien qu'il les eût appelées de son plein gré et en quelque sorte imposées à la justice de Dieu. Son ministère auprès des enfants et des jeunes gens de toutes les classes le mettait en rapport avec de nombreux établissements de patronage ou d'éducation. Or, dans une de ces maisons, une profanation sacrilège du Saint-Sacrement lui fut révélée par un des coupables, épouvanté de ce qu'il avait fait. Mgr de Ségur accueillit ce malheureux enfant comme le Sauveur eût accueilli Judas s'il s'était repenti de son crime. Il le renvoya absous, et lui dit qu'il se chargeait de l'expiation. Il fit dire cinq mille messes dans cette intention (il y avait eu cinq coupables), il prit la résolution qu'il tint jusqu'à sa mort de passer un certain temps toutes les nuits en adoration devant le Saint-Sacrement, et, pour le reste, il s'offrit en victime à la justice divine. L'année suivante, jour pour jour, se trouvant à la place même où il avait fait ce pacte avec Dieu, il reçut la réponse du Souverain-Juge. C'était l'annonce foudroyante d'une interdiction de prêcher et de confesser, prononcée contre lui par l'archevêque de Paris. Il quitta à l'instant même le confessional, retourna chez lui, informa ses serviteurs de la mesure flétrissante dont il était l'objet, et entrant avec eux dans sa chapelle, il

s'agenouilla et leur dit : « Nous allons réciter le *Magnificat* en action de grâces, pour remercier la sainte Vierge de la grande occasion de sanctification qu'elle nous envoie. » Depuis ce moment, d'après son fidèle valet de chambre, il fut en prières presque continuelles jusqu'au lendemain matin, et en disant sa messe, il semblait à l'autel un ange plutôt qu'un prêtre.

Il eût pu en appeler au Pape, mais il rejeta vivement cette pensée, et préféra en appeler à l'archevêque de Paris lui-même mieux informé. Le malentendu qui avait donné lieu à ce déplorable incident cessa presque aussitôt, par la soumission pleine d'humilité de Mgr de Ségur, et le retour empressé de Mgr Darboy à ce qu'exigeaient la justice et la vérité. Il rendit dès le surlendemain tous ses pouvoirs à ce prélat dont le doyen du chapitre avait osé lui dire : « Comment, Monseigneur, avez-vous interdit le plus saint prêtre de votre diocèse ? » Ce qui eût pu devenir un objet de scandale devint ainsi par l'esprit chrétien de tous un sujet d'action de grâces et de sanctification.

Il faut croire que l'expiation du sacrilège n'était pas encore consommée ; car, cinq ans plus tard, au même jour, le 8 décembre 1869, date de l'ouverture du Concile, la condamnation du traité mystique de Mgr de Ségur, intitulé *Jésus vivant*

en nous, mis à l'index pour quelque obscurité de doctrine, était affiché à la porte de Saint-Pierre, entre le *Janus* de Dœllinger et la lettre du malheureux Père Hyacinthe contre le Concile. Est-il nécessaire d'ajouter que le doux prélat se soumit avec un empressement plein d'amour à cette nouvelle et douloureuse humiliation ? Il refit son traité, cette fois avec l'entière approbation du Pape, et cette nouvelle épreuve, ajoutée à la précédente et à la croix permanente de sa cécité, fut comme une dernière épine de la couronne sacerdotale qu'il avait demandée à Jésus crucifié.

Nous ne passerons pas en revue les œuvres innombrables qui remplirent les vingt-cinq années de l'apostolat de Mgr de Ségur, depuis son entrée à Paris en 1856 jusqu'à sa mort. Qui pourrait compter les milliers de pénitents qui vinrent s'éclairer, se purifier auprès de lui, depuis les petits enfants des écoles et les braves troupiers de toutes armes, jusqu'aux artistes éminents, aux hommes politiques, aux savants et aux gens du grand monde ? Un jour, il en vint un d'Amérique. Il avait fait le voyage des États-Unis à Paris, pour lui ouvrir son cœur, pour être absous et béni par le saint aveugle de Jésus-Christ, et il repartit joyeux, l'objet de son voyage étant réalisé. — Qui dira ses travaux, ses prédications

à Paris, en province, dans les collèges, les patronages, les pensionnats de Frères, les grands et les petits séminaires où il prêchait des retraites avec un succès égal à son dévouement ? Il y fut l'ardent apôtre des doctrines et des idées romaines, des grandes dévotions catholiques qu'il résumait en trois termes : le Pape, la sainte Vierge, le Saint-Sacrement. Nul ne contribua plus efficacement à ce mouvement commencé bien avant lui, qui consumma le retour du clergé et des fidèles à l'esprit du clergé de France de 1626, esprit dont le jansénisme et le gallicanisme de 1682 avaient détourné la société française et que consacra à jamais la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale en 1870.

Il fut aussi un zélé propagateur du Tiers-Ordre de saint François d'Assise, et il lui suscita des adeptes d'un bout à l'autre de la France. Il voyait dans cette pieuse milice un instrument souverain et nécessaire de résistance aux sociétés secrètes, et il voulait l'opposer à la franc-maçonnerie de nos jours, comme saint François l'avait opposée victorieusement à l'invasion morale et matérielle de l'Allemagne en Italie. En ce point, comme en tant d'autres, Mgr de Ségur fut une sorte de précurseur de Léon XIII, dont les admirables encycliques sur la franc-maçonnerie et sur le Tiers-Ordre ne sont oubliées de personne.

Il aimait, encourageait tous les ordres religieux, qu'ils eussent la livrée de saint François ou de saint Dominique, la règle de saint Benoît ou de saint Ignace. Il leur préparait des disciples, et parmi les innombrables jeunes gens qu'il donna à l'Eglise, en suscitant, soutenant et dirigeant leur vocation, il y a peu d'ordres, depuis les plus grands jusqu'aux humbles frères des écoles chrétiennes, qui ne comptent un certain nombre de novices ou de religieux. Ses tendresses pour les petits enfants incurables recueillis par les frères de Saint-Jean-de-Dieu étaient inénarrables. Il les visitait souvent, les caressait, baisait leurs plaies les plus répugnantes, et la dernière messe qu'il célébra dans sa chapelle, la veille du jour où il se coucha pour ne plus se relever, fut dite pour eux et au milieu d'eux. Une vingtaine de ces pauvres petits étaient venus le voir, et après le saint sacrifice, il leur servit, de ses mains déjà défaillantes, une dernière collation. — Aussi, le jour de ses funérailles, leurs cris de désespoir remplissaient la cour de sa maison et saisissaient tous les assistants.

Les grandes œuvres auxquelles il attachait son nom, soit comme fondateur, soit comme promoteur, sont, outre les patronages qu'il dirigeait et le collège Stanislas dont il fut l'aumônier volon-

taire, l'œuvre de Saint-François de Sales, l'union des œuvres ouvrières, l'aumônerie militaire, et l'évangélisation des faubourgs de Paris. — Cette dernière œuvre, qui ne put subsister dans la forme qu'il lui avait donnée, était capitale à ses yeux et produisit pendant quelques années des fruits admirables de salut. Il avait réuni des prêtres de bonne volonté, aumôniers de collèges, de couvents, prêtres libres, précepteurs, qui se formaient, sous sa direction, à l'exercice des vertus et des travaux apostoliques, par des missions dans les faubourgs de Paris. Il y a tout autour de la grande ville comme une ceinture d'ateliers, de manufactures, de quartiers presque dépourvus de secours religieux, tant le nombre des paroisses et des prêtres qui les desservent est insuffisant, où plusieurs centaines de mille âmes vivent en dehors de l'action et de la portée de l'Eglise. C'est là que Mgr de Ségur voulait faire pénétrer la lumière et la chaleur de l'Évangile; c'est là qu'il porta les efforts, le dévouement de ses missionnaires, et qu'il organisa, avec le concours et à la grande joie du clergé paroissial, des retraites populaires où les ouvriers accoururent avec un incroyable empressement. Les pauvres gens, sortant de leurs ateliers, venaient chaque soir à l'église entendre la parole de Dieu, avec une simplicité,

une ouverture de cœur vraiment touchantes. Après les exercices de la retraite, ils demandaient à se confesser en masse; quand Mgr de Ségur, descendant de la chaire, traversait leurs rangs, ils se mettaient à genoux pour recevoir sa bénédiction; les femmes lui présentaient leurs enfants à bénir, et la population environnante, groupée devant l'église, l'escortait jusqu'à son humble voiture de place avec un respect plein de gratitude. A la suite de chacune de ces retraites qui se succédèrent pendant plusieurs années dans les divers faubourgs de Paris, il y eut des centaines de conversions; et si des circonstances plus fortes que la volonté de Mgr de Ségur n'avaient mis obstacle au développement de cette grande œuvre, ces quartiers où la révolution recrute la plupart de ses soldats, plus malheureux que pervers, auraient subi une transformation religieuse dont les conséquences sociales eussent été incalculables.

Après les malheurs de l'invasion prussienne, l'organisation de l'aumônerie militaire, dont la guerre avait révélé les défauts et l'insuffisance, attira toute son attention. C'est sous sa direction que s'établit et se propagea l'œuvre de l'aumônerie volontaire qui sauva tant d'âmes, releva tant de courages, après comme pendant la guerre, et prépara la loi qui établit des aumô-

niers officiels en 1874. Cette loi fut également élaborée chez lui, sous son inspiration ; les adhésions épiscopales qui triomphèrent de l'apathie ou du respect humain des députés conservateurs, furent provoquées par un chaleureux appel de Mgr de Ségur, adressé à tous les évêques, et il eut la joie de travailler efficacement à la moralisation et à l'évangélisation de l'armée sur le déclin de sa vie, comme il l'avait fait à Paris et à Rome, au début de son sacerdoce et dans tout l'éclat de son ministère.

Comme président de l'Union des œuvres ouvrières, il fut l'initiateur et l'âme des congrès catholiques qui se succédèrent d'année en année, sous sa direction, depuis celui de Poitiers en 1872 jusqu'à celui de Chartres en 1878. A partir de 1879, sa santé l'empêcha de continuer toute participation à cette œuvre dont il est resté, dans la mémoire de tous, comme le fondateur et le père.

Mais l'œuvre dont il s'occupa avec le plus de dévouement et de succès, dont il fut l'organisateur en 1859, sur l'inspiration directe du pape Pie IX, et le président général jusqu'à sa mort, ce fut l'Association catholique de Saint-François de Sales pour la défense et la conservation de la foi. L'établissement en fut décidé dans une réunion tenue chez lui, rue du Bac, 39, le 19 mars

1857, composée d'ecclésiastiques et de catholiques éminents, telle qu'on en vit rarement de pareille. Le P. Lacordaire s'y trouvait auprès du P. de Ravignan et du P. Olivaint, Louis Veuillot à côté de Montalembert, le Frère Philippe près de Mgr Mermillod. Malgré les difficultés de cette fondation que plusieurs, parmi ces grands esprits, jugeaient irréalisable, Mgr de Ségur en fit les statuts, en précisa le but et les moyens d'action, en organisa le personnel. Grâce à son influence et à ses relations avec presque tout l'épiscopat, il la fit approuver dès la première année par quarante évêques, et, neuf mois après la réunion où elle avait pris naissance, l'Œuvre comptait déjà plusieurs milliers d'associés ; elle était établie dans la moitié des diocèses de France et elle avait recueilli et distribué plus de 30.000 fr. d'aumônes, soit pour fonder des écoles catholiques, soit pour répandre de bons livres, soit pour donner des retraites ou missions, soit enfin pour secourir les pauvres chapelles tombant en ruines, surtout dans les pays mixtes. Depuis lors Mgr de Ségur se donna, avec un zèle qui semble dépasser les forces humaines, à la propagation de cette grande œuvre de combat et de foi. Il alla la prêcher, l'établir de diocèse en diocèse, dans toutes les parties de la France. Il la servit par la parole, par la plume,

/

par ses voyages à Rome, par la présidence et la direction de ses immenses travaux. Quand il mourut, vingt-quatre ans après sa fondation, l'Œuvre de Saint François de Sales comptait quinze cent mille associés, elle recueillait et distribuait annuellement 800.000 fr. de secours, et elle étendait son action et ses bienfaits en France, en Belgique, en Italie, en Espagne et jusqu'au Canada. Elle est et demeure, dans son vigoureux épanouissement, le plus beau fleuron de la couronne de zèle et de charité de ce prélat infatigable dans sa cécité, qui fut un apôtre, un homme d'œuvres par excellence.

Après la mort de sa sœur Sabine, religieuse de la Visitation, qu'il aimait particulièrement et qui rendit son âme à Dieu enveloppée de ses bénédictions, dans des sentiments admirables de sainteté et de joie chrétienne, Mgr de Ségur eut le chagrin plus grand encore de voir mourir sa mère, qu'il aimait par-dessus tout en ce monde. Ils avaient été l'un pour l'autre une compagnie, une consolation, un secours de tous les instants. Il était la couronne d'honneur de cette forte et pieuse mère; elle était la couronne d'allégresse et de tendresse de ce doux et saint prêtre qu'elle avait enfanté. C'est près d'elle qu'il se délassait des travaux et des fatigues de son apostolat; c'est près de lui qu'elle oubliait les tristes soucis

et les infirmités de la vieillesse. Elle mourut dans ses bras, après plusieurs semaines de cruelles souffrances, de crises d'étouffement qu'elle supporta avec une héroïque patience. Jusqu'au dernier moment la voix de son fils la réveillait de la torpeur mortelle où elle était plongée dans l'intervalle de ses crises, et ils échangeaient des paroles suprêmes de foi, d'espérance et d'amour. Aussitôt qu'elle eut expiré, il alla dire la messe pour le repos de cette âme si chère. Il pleura si abondamment tout le temps du divin sacrifice, qu'après la messe ses vêtements sacerdotaux étaient traversés par les larmes. Pendant plusieurs jours on vit ces belles larmes d'aveugle couler incessamment de ses yeux éteints à la lumière du jour, pendant qu'il priait, qu'il travaillait, qu'il se livrait à ses occupations accoutumées; et jusqu'à sa mort, arrivée huit ans plus tard, il vécut dans la pensée continue et pleine de douceur de celle qu'il avait tant aimée et qui l'attendait dans le sein de Dieu.

En 1879, il eut une congestion cérébrale très légère en apparence, mais qui ébranla profondément sa santé. La seconde vint l'année suivante, et la troisième le 15 avril 1881; c'était le vendredi saint et le jour anniversaire de sa naissance. Il comprit que le moment de la délivrance

approchait, et il se prépara à la mort dans une sérénité et même une joie toujours croissantes. Ses derniers jours furent admirables de simplicité et de sainteté. Après avoir reçu l'Extrême-Onction, il sortit de son assoupissement apparent et s'écria à haute voix, avec un accent qui fit tressaillir tous les assistants : Alleluia ! Il communia encore la veille de sa mort, passa ses derniers jours à bénir tous ceux qui se présentaient dans sa chambre ouverte à ses innombrables amis et rendit l'âme le 9 juin 1881, vers quatre heures du matin.

De ce jour jusqu'à celui de ses obsèques, une foule immense assiégea son lit funèbre et vint prier près de ses restes mortels comme auprès des reliques d'un saint. Ses funérailles furent triomphantes, et la police n'osa pas interdire les croix, les bannières et tout l'appareil des processions ordinairement prohibé dans les rues de Paris. Un mois plus tard, le 11 juillet, Mgr Mermillod prononça magnifiquement son oraison funèbre, devant un auditoire tel que l'immense métropole n'en avait pas vu depuis l'oraison funèbre d'O'Connell par le P. Lacordaire. Ce jour-là les œuvres de jeunesse, les ouvriers, tout le peuple de Paris, rendirent à leur apôtre le témoignage éclatant de leur gratitude et de leur vénération. Le corps de Mgr de Ségur, transporté en

Bretagne, dans le cimetière de Pluneret, près de Sainte-Anne-d'Auray, y repose sous une pierre et une croix de granit, à côté de celui de sa mère. Les pèlerins y affluent des divers points de la France, et leur foule, que le temps n'a pas diminuée, atteste que son souvenir est encore aussi vivant qu'au jour où il quitta ce monde pour l'éternité.

FIN

COMTESSE DE SÉGUR

LA COMTESSE DE SÉGUR

NÉE ROSTOPCHINE

(1799-1874)



La comtesse de Ségur, fille du comte Rostopchine, mérite de figurer dans notre galerie de portraits contemporains à la suite de son illustre père, non à titre de grande citoyenne ou de femme politique, mais comme écrivain remarquable et femme d'un mérite et d'une vertu hors ligne. Digne fille de Rostopchine par l'énergie du caractère, elle fut la digne mère de Mgr de Ségur, par son cœur, son talent d'écrivain et l'ardeur de sa foi.

Sophie Rostopchine naquit à St-Petersbourg, le 19 juillet 1799. Elle fut baptisée et confirmée le même jour, suivant la coutume de l'Eglise grecque, à laquelle appartenaient ses parents.

Son parrain fut l'empereur Paul I^{er}, dont le comte Rostopchine était le favori, l'ami de la veille et du lendemain, et le ministre des affaires étrangères. Son enfance se passa presque tout entière à la campagne près de Moscou, dans la terre de Voronovo, où le comte Rostopchine, retiré après l'assassinat de l'empereur Paul, menait une existence princière. Elle grandit là, heureuse et libre, sous les yeux de ses parents, au milieu de ses frères et sœurs, travaillant sous la direction de sa mère, qui joignait aux qualités extérieures d'une grande dame une instruction solide, une vaste intelligence et une érudition prodigieuse. Dès l'âge de cinq ans, la petite Sophie Rostopchine manifestait la vive originalité, l'ardeur d'esprit et de sentiments, et jusqu'au don de raconter, qui furent jusqu'à la fin les traits caractéristiques de sa personne et de sa vie. Dans des lettres de son père écrites en 1804 et en 1805, on la retrouve en germe tout entière, et elle y est dépeinte ou plutôt racontée avec une vérité d'expression charmante : « *Sophalette*, écrit-il, est pleine d'intelligence et aime à inventer des historiettes auxquelles personne ne comprend rien. Ayant une fois fait une faute, en copiant dans un livre, elle s'imagina de corriger le livre même ; mais l'encre fit une tache, et son crime fut ainsi découvert. Sa mère lui disant un jour qu'on ne

pouvait déchiffrer son écriture, elle lui répondit : « Mais qu'avez-vous besoin de lire ce que j'écris ! vous avez tant de livres ! » Encore un trait de Sophie : Ayant entendu la petite d'Allonville louer l'écriture de ma femme et dire : « Quand je serai grande, j'écrirai aussi bien », elle devint toute rouge, se fâcha et lui répondit avec vivacité : « C'est joli ! vous êtes une petite fille et vous voulez écrire comme maman, qui est une dame savante ! » Mes filles ont cela de commun avec moi qu'elles sont emportées. Natascha sait se retenir, mais Sophie se laisse aller à des mouvements d'impatience, malgré les sermons qu'on lui prodigue. Une fois, elle laissa passer des mailles en tricotant un bas, en devint au désespoir et se mit à dire : « A présent, je ne peux plus vivre, je dois mourir et je mourrai. » Sa sœur lui ayant fait remarquer que ce qu'elle disait était mal et un grand péché, elle lui répondit à travers les larmes : « Dieu me pardonnera ; je suis une malheureuse. »

Mme de Ségur a consigné ses souvenirs d'enfance et raconté ses aventures, ou plutôt ses mésaventures, dans un de ses plus charmants ouvrages : *les Malheurs de Sophie*. Voronovo fut le théâtre de toutes ces petites scènes. pleines de vie et d'originalité, dont elle fut l'héroïne avant d'en être l'historien. A partir de 1808, elle passa

ses hivers à Moscou, où son père avait acquis un magnifique hôtel, et où elle grandit dans une existence dont le luxe et la splendeur étaient tempérés, heureusement pour elle, par la direction sévère et l'austérité de la comtesse Rostopchine. Son seul souvenir vivant de cette époque était l'incendie de Moscou, qui avait laissé dans son esprit une impression ineffaçable. Elle se rappelait et racontait avec émotion la scène des adieux de ses parents à la veille de cette fameuse catastrophe, son départ avec sa mère, son jeune frère et ses sœurs, et son épouvante mêlée d'une ardente curiosité en voyant de loin, à 36 lieues de Moscou, pendant bien des jours et des nuits, l'horizon enflammé par le reflet de l'incendie, comme par une immense aurore boréale. Quand elle revint, deux mois après, dans la vieille capitale, le feu brûlait encore sous les ruines ; des gerbes d'étincelles ou des flammes jaillissantes signalaient sa présence redoutable. Elle y resta peu de temps ; et comme le château de Voronovo, incendié par son père lui-même, n'était plus habitable, elle alla avec sa mère s'établir à St-Pétersbourg, où elle attendit, jusqu'à la fin de 1814, le retour de son père, qui ne fut relevé qu'à cette époque de ses fonctions de gouverneur de Moscou.

C'est en cette année 1814 que s'accomplit, dans

la vie de Sophie Rostopchine, un événement capital, dont elle rendit grâce à Dieu jusqu'à son dernier jour : sa conversion au catholicisme. Cette conversion fut l'œuvre de sa mère, assistée par les Pères Jésuites que l'impératrice Catherine avait accueillis dans son empire après leur expulsion des pays catholiques, et qui, depuis cette époque, vivaient honorés et libres à Saint-Pétersbourg, faisant, avec une discrétion nécessaire, des conquêtes précieuses au sein de la haute société russe. La comtesse Rostopchine avait abjuré le schisme grec dès l'année 1806. Elevée à la cour de Catherine, elle y avait gardé une pureté de sentiments et de mœurs bien rare dans un tel milieu ; mais elle y avait perdu, dès sa jeunesse, le respect du clergé russe, et bientôt la foi à ses enseignements. Mariée, mère de famille, elle sentit très vite son impuissance à se passer de Dieu pour accomplir sa tâche, pria, lut, étudia, poussa la recherche et l'amour de la vérité jusqu'à apprendre le latin et l'hébreu pour remonter aux sources de la Révélation, et elle sortit de cet immense labeur convaincue qu'il n'y avait de vérité et de salut que dans la religion chrétienne, et que la religion chrétienne ne se trouvait pure et entière que dans l'Eglise catholique. Une fois arrivée à cette conviction, sa conversion ne pouvait se faire attendre. Le

curé de l'église catholique de Moscou, le pieux abbé Surugues, acheva de vaincre ses derniers doutes, par la lecture d'un ouvrage apologétique qu'il lui prêta, et par ses conseils aussi prudents que fermes ; et le moment venu, il reçut son abjuration et sa profession de foi catholique. Mais, par une prudence légitime, il lui ordonna de garder pour elle seule le secret de Dieu, jusqu'au jour où les circonstances lui permettraient de le révéler. Pendant huit mois, la comtesse Rostopchine demeura fidèle à cette prescription, même vis-à-vis de son mari. Le curé de Moscou la confessait en se promenant avec elle dans les salons de son palais, les jours où le comte Rostopchine l'invitait à dîner. Il lui remettait en secret des hosties consacrées, renfermées dans une custode d'or, qu'elle gardait dans son oratoire et qu'elle consommait en se communiant elle-même chaque matin, comme les chrétiens de la primitive Eglise. Mais cette longue dissimulation lui devint si pénible, qu'elle résolut de la faire cesser en confiant tout à son mari. Un matin, après s'être fortifiée par la communion et la prière, elle entra chez lui et lui avoua en toute simplicité qu'elle était catholique. Le comte Rostopchine, connaissant son âme, et sachant qu'elle n'avait obéi qu'à la voix impérieuse de sa conscience, eut grand'peine, cependant, à dompter

le premier soulèvement de sa colère. Pour lui, quitter la religion grecque, c'était presque trahir la patrie. Mais, après huit jours de silence et de lutte, il triompha de son ressentiment et redevint pour sa femme l'époux et l'ami confiant qu'il avait toujours été.

Quand, en 1814, en revenant de Saint-Pétersbourg, il apprit que sa fille Sophie avait suivi l'exemple de sa mère, son irritation fut aussi vive, mais beaucoup plus passagère que la première fois. Il ne tarda point à lui pardonner, et il lui témoigna même une tendresse toute particulière, qu'il lui conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Après 1815, Sophie Rostopchine habita deux ans Moscou, dans le palais reconstitué de son père, et y alla dans le monde. Son esprit aimable et sa grâce riante la faisaient, dès lors, accueillir partout avec un extrême empressement. En 1817, elle suivit ses parents en France, mena, à Paris, l'existence qui convenait à son rang, à la grande fortune et à l'illustration de son père, sans abandonner les habitudes de piété qu'elle avait contractées depuis sa conversion. Catholique, il était naturel que ses parents cherchassent à la marier à un Français. Grâce à la médiation bienveillante de Mme de Swetchine, amie de sa mère, ainsi que de la comtesse de Ségur, petite-

filles du chancelier d'Aguesseau, elle épousa, le 14 juillet 1819, le comte Eugène de Ségur, qu'attendait un siège héréditaire à la Chambre des Pairs. Elle eut de lui huit enfants, dont un seul mourut en bas âge; les autres lui survécurent, sauf une de ses filles jumelles, Sabine de Ségur, la Sainte de la famille, qui mourut, âgée de trente-neuf ans, en 1868, religieuse de la Visitation. Son fils aîné, Gaston, si connu sous le nom de Mgr de Ségur, fut la joie, la consolation et la couronne de sa vie.

Mme de Ségur se montra toujours la plus tendre des mères, et l'on peut dire que l'amour maternel et l'amour de Dieu se partagèrent son cœur. Mais l'amour de Dieu ne prit dans son âme une place prépondérante que plus tard, après l'entrée dans les ordres de son fils aîné. Chrétienne régulière jusque-là, elle devint alors chrétienne fervente, tertiaire de Saint-François, digne mère, en un mot, du saint prêtre qu'elle avait eu l'honneur d'enfanter. Sa bonté naturelle fut toujours immense, et se traduisait souvent, vis-à-vis des pauvres, par des actes de sacrifice et de charité peu ordinaires. Sa générosité était égale à sa bonté. Elle tendait à se dépouiller, à se sacrifier en tout et partout, et si on l'eût laissé faire, elle fût morte dénuée de tout. Outre cette largeur et cette élévation de cœur qu'elle tenait

de son père, elle avait hérité de lui une énergie toute virile, et un courage qui ne reculait devant rien. Un petit trait en donnera la mesure :

Elle était dans son château des Nouettes, isolé de toute habitation par un vaste parc. Une nuit, pendant les chaleurs de l'été, elle fut éveillée par un bruit de portes qui s'ouvraient et qui se fermaient au rez-de-chaussée. Persuadée que ce sont des voleurs, elle se lève, prend un bougeoir d'une main, un couteau de voyage de l'autre, et, sans songer seulement à réveiller ses domestiques ou ses fils, elle descend l'escalier, parcourt les appartements, dont elle voit les portes ouvertes et battantes, poursuit de pièce en pièce les voleurs imaginaires, et arrive enfin dans la salle à manger. La fenêtre en était grande ouverte, et l'argenterie était étalée en désordre sur la table. Ne doutant plus d'une tentative de vol, elle court à la fenêtre par où les voleurs ont dû entrer, puis s'enfuir, et, à sa grande stupéfaction, elle aperçoit le chien de garde, terreur du pays, couché nonchalamment devant la maison. A cette vue, elle se dit, non sans raison, qu'elle s'était trompée. la présence du chien, tranquille et muet, étant inconciliable avec celle de voleurs; et n'y comprenant rien, elle serra l'argenterie, referma la fenêtre et regagna sa chambre à coucher, où elle s'endormit paisiblement. Le

lendemain, elle interrogea ses gens et eut le mot de l'énigme. Un de ses domestiques avait pris l'habitude de sortir le soir pour aller au café du village passer une partie de la nuit, et voulant garder l'incognito, il rentrait par une fenêtre qu'il ouvrait avant de partir. Cette nuit-là, il avait par négligence laissé l'argenterie, à moitié lavée, sur la table, les portes battantes; et le vent du dehors, s'introduisant dans la maison, avait produit le bruit de portes ouvertes et fermées que Mme de Ségur avait entendu. Elle rit de sa méprise, mais ses enfants ne rirent pas de sa témérité, et la supplièrent de ne plus s'exposer de gaieté de cœur à un pareil danger.

Les plus grands événements de la vie privée de Mme de Ségur furent l'entrée dans les ordres de son fils aîné, celle de sa fille Sabine au monastère de la Visitation, à Paris, rue de Vaugirard; la cécité de ce cher fils, et la mort de cette sainte fille. Gaston de Ségur se décida à quitter le monde pour le sacerdoce, à Rome, en 1842; et cette résolution fut d'abord pour sa mère une source de larmes, qu'elle crut intarissable. Quand il entra au séminaire de Saint-Sulpice, elle crut le voir entrer au tombeau. Mais bientôt cet aveuglement de l'amour maternel cessa, et fit place à une résignation qui se changea elle-même en une joie profonde. Elle comprit la gran-

deur et la beauté de la vocation de son bien-aimé fils ; elle le donna à Dieu avec une admirable générosité, et Dieu, en récompense, voulut que ce fils de prédilection, tout en appartenant tout entier à l'Eglise et à ses œuvres, restât tout entier à sa mère. Nul homme n'aima plus sa mère, ne l'entoura de plus de soins et de tendresse, sans rien sacrifier de son ministère, ni des excès mêmes d'une vie tout apostolique. Pendant la première année de son séjour à Rome, comme auditeur de Rote, en 1853, Mme de Ségur y passa l'hiver avec lui, et rapporta de ce voyage un amour plus ardent pour l'Eglise romaine et pour ce grand pape Pie IX, qui prodiguait à son fils les témoignages d'une bonté toute paternelle. Quand Mgr de Ségur devint aveugle, les larmes de la pauvre mère recommencèrent à couler. Mais, là encore, elle trouva bientôt la consolation dans l'épreuve. Elle devint, dans une mesure, l'œil de son fils, sa lectrice, son secrétaire, son guide quand il était auprès d'elle ; et leur intimité en devint encore plus étroite.

L'entrée en religion de sa fille Sabine, en 1858, la trouva déjà si avancée dans les voies de l'abandon à Dieu, qu'elle en ressentit presque autant de consolation que de peine. Pendant les dix ans que cette pieuse Sabine, devenue sœur Jeanne-Françoise, demeura dans le cloître, Mme de Ségur

fut sans cesse en rapport intime avec elle, et fit plus d'une retraite auprès d'elle, dans l'intérieur de la communauté. Elle y pénétra une dernière fois le 20 octobre 1868, jour où sa fille en sortit par une sainte mort, pour entrer dans la bienheureuse éternité. La douleur de cette perte, quoique mêlée d'une douceur spirituelle, fut la plus grande épreuve de la vie de Mme de Ségur.

Peu de temps avant la vocation de sa fille en 1858, Mme de Ségur, âgée déjà de cinquante-sept ans, avait commencé sa carrière d'écrivain. Encouragée par ses enfants et ses petits-enfants, dont ses contes avaient charmé et charmaient encore la jeunesse, elle écrivit d'abord un volume de *contes de fées*, qui, d'un seul coup, la plaça au premier rang. Ce succès éclatant la détermina à continuer, et elle produisit, en l'espace de douze ans, plus de vingt volumes, consacrés à l'amusement et à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, tous réussis, offrant, pour la plupart, un ensemble de qualités extraordinaires, et dont plusieurs sont de vrais chefs-d'œuvre. Citons, entre autres, *les Petites Filles modèles*; *les Vacances*; *les Malheurs de Sophie*; *Quel amour d'enfant*; *les Deux Nigauds*; *la Sœur de Gribouille*; et *les Mémoires d'un Ane*, qui ont produit tant d'imitations médiocres. Ce dernier ouvrage, modèle du genre, se vendit, en

douze ans, à plus de 70.000 exemplaires, et son succès, comme celui des autres, a survécu à la mort de l'auteur et se maintient toujours. La jeunesse et la vivacité de l'imagination, la facilité élégante et simple du style, la parfaite appropriation du langage au sujet, la connaissance approfondie de l'enfance et de la jeunesse, la vérité et l'originalité des caractères, presque tous reproduits d'après nature, expliquent et justifient le succès des livres de Mme de Ségur, et sa prodigieuse réputation. Son renom s'étendit de Paris à la France entière et à l'étranger, de l'Europe à l'Amérique; et le nombre de ses lecteurs de tout âge se compte par millions. Louis Veillot l'appelait le Balzac de la jeunesse; et à la mort de Mme de Ségur, la presse du monde entier rendit hommage à son incontestable talent.

Les enfants, qu'elle aimait tant, et qu'elle avait tant amusés, ajoutaient à cet hommage celui de leurs regrets et de leurs larmes. De son vivant, il lui arriva plus d'une fois de recevoir des marques touchantes de cette reconnaissante affection de ses jeunes lecteurs. Un jour, un petit garçon de huit ou neuf ans, la rencontrant dans la rue et apprenant son nom, s'approcha d'elle et lui dit: « Madame, maman me dit que vous êtes madame de Ségur; est-ce vrai? — Oui,

mon enfant, c'est très vrai. — Alors, Madame, voulez-vous me permettre de vous embrasser ? »

Une autre fois, elle sortait de l'église Sainte-Clotilde, lorsqu'une petite fille, qui jouait avec ses amies dans le square, courut après elle et lui demanda la même faveur. Quant le bruit de sa mort se répandit dans Paris, des enfants qui ne l'avaient jamais vue, et ne la connaissaient que par ses livres, se mirent à pleurer. Quelques-uns disaient : « Qui donc, maintenant, écrira des livres pour nous ? » D'autres demandèrent à leurs parents la permission d'assister aux funérailles de celle qui leur avait procuré tant de plaisirs, et leur avait fait passer de si bons moments. On nous a cité plusieurs petits enfants que l'on ne put décider à étudier qu'avec la perspective de lire eux-mêmes ces livres si amusants, qu'on n'avait pu jusque-là que leur raconter.

En 1869, Mme de Ségur fut atteinte d'une grave congestion cérébrale, qui la mit à deux doigts de la mort. Sous la bénédiction et les larmes de son fils, qui lui fit prendre un peu d'eau de Notre-Dame de Lourdes, elle revint à la vie et se remit presque complètement. Mais, depuis cet accident, elle dut renoncer à tout travail suivi, et il mit fin à sa courte et féconde carrière littéraire. Outre ses contes et ses œuvres d'imagination, elle avait composé trois autres

ouvrages, plus sérieux, plus considérables, non moins excellents : *La Bible d'une grand'mère*; *l'Évangile d'une grand'mère*; et *les Actes des Apôtres racontés aux enfants*. Ces écrits, d'une doctrine très sûre, offrent les mêmes qualités de style, de clarté et d'attrait que ses contes, et leur succès fut le même près de ses chers petits lecteurs, qu'elle avait le don charmant d'amuser en les instruisant.

Vers 1872, après les émotions de la guerre, des malheurs publics et des inquiétudes privées, Mme de Ségur ressentit les premières atteintes d'une maladie de cœur, qu'une imprudence aggrava subitement l'année suivante. Un médecin de campagne lui indiqua un remède, qu'il disait inoffensif, pour la guérir d'un eczéma qui la tourmentait beaucoup depuis deux ou trois mois. C'était au mois de septembre 1873. Le remède n'agit que trop bien et trop vite : en vingt-quatre heures, l'eczéma disparut; mais le lendemain de sa disparition survinrent de graves étouffements, faciles à prévoir, que rien ne put combattre, et qui finirent par mettre en danger la vie même de Mme de Ségur. Elle revint à Paris au milieu d'octobre, et passa le commencement de l'hiver dans des souffrances presque continues. Les crises de suffocation devinrent bientôt effrayantes; le 22 novembre, elle sortit

encore pour aller à la messe ; ce fut la dernière fois. Le 20 décembre, elle faillit étouffer, et son fils lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec une foi, une fermeté et une piété admirables. Depuis plus de quinze ans, elle communiait tous les jours. Le 1^{er} janvier 1874, elle put encore réunir à sa table ses enfants et ses petits-enfants présents à Paris ; mais elle n'assista point au repas, et vint seulement, pendant quelques minutes, réjouir son cœur et ses yeux de leur vue.

Ses souffrances continuèrent pendant près de six semaines encore, avec un redoublement de violence, qui les rendaient presque intolérables, même à regarder. Elle les supportait avec une inaltérable patience, s'oubliant toujours pour ne penser qu'aux autres. « Mes pauvres enfants, disait-elle après chaque crise, où elle manquait de mourir, ce n'est pas encore pour cette fois. Comme c'est long... pour vous ! »

Le 30 janvier, elle eut une grande joie. Son dernier désir fut réalisé : tous ses enfants, sans exception, fils et filles, gendres et belles-filles, se trouvèrent réunis à Paris, autour de sa couche de douleurs. « Chère maman, lui dit Mgr de Ségur, Notre-Seigneur vous a exaucée ; voici tous vos enfants autour de vous. » Alors, dans une sorte d'extase, elle s'écria au milieu de ses

horribles étouffements : « Merci, mon Dieu ; tout ce que je désirais !... Dernier bonheur !... L'amour, l'amour !... Dieu et mes enfants !... Mon Dieu, que je meure vite !... Je ne puis plus supporter tant de joie... c'est trop de bonheur ! »

Elle languit encore dix jours, souvent assoupie, mais sortant toujours de sa torpeur à la voix de son fils bien-aimé, Mgr de Ségur, à laquelle elle répondit avec une parfaite lucidité jusqu'à la veille de sa mort. C'est sous la bénédiction et dans les bras de ce fils prédestiné qu'elle expira enfin, le 9 février 1874, à quatre heures du matin. Après lui avoir fermé les yeux, il alla dire la messe pour elle ; et quand on lui retira ses ornements sacerdotaux, on remarqua qu'ils étaient traversés par ses larmes, tant il avait pleuré. Mais, comme il le dit lui-même, ces larmes étaient pleines de douceur ; car il savait sa mère bien heureuse, et il était assuré de son salut éternel.

Le cœur de Mme de Ségur, pieusement embaumé, fut porté au monastère de la Visitation, où sa fille Sabine était morte, et où le cœur de son saint fils devait le rejoindre huit ans plus tard. Après les obsèques, célébrées en l'église Sainte-Clotilde, sa paroisse, son corps fut transporté au cimetière de Pluneret, en Bretagne. à l'ombre de la basilique de Sainte-Anne. Il y

repose, jusqu'au jour de la résurrection, auprès de celui de Mgr de Ségur, mort le 9 juin 1881. Une simple dalle de granit recouvre la dépouille mortelle de la fille de Rostopchine, avec une inscription rappelant son nom, la date de sa naissance et celle de sa mort. Sur la croix de pierre qui surmonte la tombe, Mgr de Ségur a fait graver ces quatre mots, qui résument la vie et le cœur de sa mère :

DIEU ET MES ENFANTS!

FIN

LA GAZETTE DU DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE (5^e année)

Principaux Collaborateurs :

Général AMBERT. — Marquis A. DE SÉGUR. — DOM PIOLIN. — Henri d'IDEVILLE. — Henri COCHIN. — C. de MEAUX. — A. RASTOUL. — LOUIS TESTE. — VILLEFRANCHE. — J. d'ARSAC. — J. de MEUNG. — J. GUILLERMIN. — E. HUMBERT. — AIMÉ GIRON. — P. VEDRENNE. — Georges du VALLON. — Raoul de NAVERY. — Gabrielle d'ARVOR. — M. MARYAN. — S. BLANDY. — G. d'ETHAMPES. — Etienne MARCEL. — C. de BEAULIEU. — Blanche de RIVIÈRE. — Vicomtesse de PITRAY, née de SÉGUR. — Mme BOURDON.

L'Eglise et la société sont en butte, depuis quelques années surtout, aux attaques violentes, perfides et acharnées d'une presse ennemie de tout frein.

Désireux de joindre nos modestes efforts à ceux des hommes de cœur qui déploient, pour la défense de ces deux grandes causes, autant d'énergie que de talent, nous fondions, à la fin de février 1881, la *Gazette du Dimanche*, qui, dès son apparition, reçut du public l'accueil le plus flatteur; elle occupe aujourd'hui une place distinguée parmi les recueils hebdomadaires les plus estimés.

La rédaction de cette *revue* a été confiée à la plume de publicistes éminents dans tous les genres, dont les noms connus du public conservateur et religieux sont honorés et honorables, et offrent toute garantie de moralité et d'intérêt. Si la *Gazette* aime l'esprit, elle n'aime pas moins le caractère, c'est assez dire que le lecteur est toujours respecté.

Alerte comme le journal, *instructive* comme la revue, la *Gazette du Dimanche* s'adresse et convient spécialement aux familles qui cherchent d'*utiles* et *intéressantes* lectures sous une forme *littéraire* et *soignée*.

Son programme — très varié — est sain et attrayant, dit l'*Union*, fidèlement rempli, et la *modicité du prix* permet aux plus modestes foyers d'appeler chaque dimanche cet

ami nouveau, dont les récits intéresseront les grands et les petits, car le sérieux s'y marie agréablement à la fantaisie, et l'agréable n'est pas tout entier sacrifié à l'utile. Du reste, voici brièvement exposé le plan de la *Gazette du Dimanche*.

Chaque numéro de 16 pages in-4° avec un portrait contient :

1° La BIOGRAPHIE, sous la forme la plus attrayante : la *forme anecdotique*, d'une ILLUSTRATION du XIX^e siècle : poètes et orateurs ; historiens et philosophes ; magistrats, savants et artistes ; hommes d'Etat, de guerre et d'Eglise ; génies du bien, génies du mal, etc.

Ces biographies, écrites par des littérateurs de talent, ayant tous fait leurs preuves, **et la plupart ayant connu les personnages qu'ils mettent en scène**, formeront une sorte d'encyclopédie, un vaste enseignement de l'**histoire contemporaine**, généralement la plus ignorée ; un **mémorial précieux**, rappelant les faits aux lecteurs instruits, les faisant connaître aux autres, et où l'on apprendra par quels moyens l'homme se forme, s'élève, conçoit de hautes pensées et réalise de grands desseins.

Les anecdotes, les faits particuliers, qui aident singulièrement à la vraie reproduction de la physionomie de l'homme, feront de ces études une œuvre des plus attrayantes, une bibliothèque nationale et morale tout à la fois, pouvant être mise dans toutes les mains, pouvant servir de guide à l'esprit et au cœur, et appropriée aux besoins du temps ; car elle saura instruire en intéressant, **faire aimer la religion et la France**, en un moment où l'esprit de foi et le patriotisme, battus en brèche par la Révolution, tendent à s'affaiblir, sinon à disparaître.

Outre ces **biographies complètes, assez étendues pour ne rien perdre de leur intérêt** et proportionnées à l'importance des personnages, la *Gazette du Dimanche* publie des **portraits à la plume**, de courtes biographies **humoristiques** des célébrités du jour : ministres, généraux, écrivains, artistes, etc.

Ainsi, lorsque s'ouvrira le **vingtième siècle**, qui n'est plus qu'à quelques pas de nous, le lecteur de la *Gazette du Dimanche* connaîtra l'armée d'hommes de tout ordre et de toute sorte, qui aura fait du bien ou du mal au dix-neuvième siècle, chacun aura été passé en revue et marqué du jugement qu'il mérite d'après les principes immortels de la vérité et de la justice.

2° **Nouvelles et Romans** toujours INÉDITS et d'une irréprochable moralité en même temps que d'un vif intérêt, dus aux meilleurs conteurs catholiques.

Cette partie de la Revue s'harmonise parfaitement avec l'ensemble des autres travaux, car nos auteurs savent toujours attacher une idée sérieuse à leurs récits, tour à tour gracieux et émouvants.

3° **Une Chronique du bien**, autrement des récits, des faits, des exemples récents et propres à intéresser.

4° **Des Echos divers**, maximes, proverbes, anecdotes, bons mots.

5° **Une Revue de la semaine**, par un des plus spirituels écrivains de ce temps et qui, dans sa brièveté, est une étude complète des questions à l'ordre du jour.

6° **Une petite Gazette**, mémorial des événements survenus dans la semaine.

7° Enfin : **Variétés**, science vulgarisée, voyages, bibliographie, etc.

Les principaux journaux conservateurs et catholiques : le *Monde*, l'*Univers*, l'*Union*, le *Français*, le *Moniteur universel*, le *Pays*, la *Gazette de France*, le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Correspondant*, la *Bibliographie catholique*, etc., ont recommandé la GAZETTE DU DIMANCHE par des articles très élogieux. Ils sont unanimes à reconnaître ce que son programme a de réellement *utile* et *intéressant* pour les familles, les cercles et bibliothèques pour la jeunesse et à louer son **rare mérite littéraire** qui lui a créé une place à part parmi les diverses publications de ce genre, dont la plupart accordent tout à l'imagination et rien aux œuvres sérieuses.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

1° La *Gazette du Dimanche* (16 pages in-quarto) paraît une fois par semaine et parvient chaque dimanche aux souscripteurs. La collection ANNUELLE forme un volume de 864 pages.

2° Le prix de l'abonnement *pour un an* est de **10 fr.** pour la France, **13 fr.** pour l'Europe et **15 fr.** hors d'Europe.

3° Le meilleur mode d'abonnement est l'envoi d'un mandat^{post} ou toute autre valeur sur Paris à l'ordre des administrateurs.

4° Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

MELIN

COURS D'HISTOIRE DE FRANCE

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION ET DES ÉCOLES PRIMAIRES
MIS EN RAPPORT AVEC LES MÉTHODES
ET NOUVEAUX PROGRAMMES UNIVERSITAIRES

Le cours renferme les trois ouvrages ci-dessous :

COURS SUPÉRIEUR (504 pages)

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'EN 1885

Ce volume répond à toutes les exigences des programmes de l'université pour le brevet de capacité. Il renferme un Dictionnaire géographique, des Notices fort utiles sur l'histoire de tous les États de l'Europe, la Biographie des grands hommes, une table chronologique. — PRIX, *franco*. 3 fr. 50

COURS MOYEN (250 pages)

PETITE HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'EN 1885

C'est un abrégé complet, renfermant toutes les matières exigées pour l'examen du certificat d'études primaires et du volontariat. — Dictionnaire géographique. — Table chronologique. — PRIX, *franco*..... 1 fr. 50

COURS ÉLÉMENTAIRE (108 pages)

PREMIERS ÉLÉMENTS D'HISTOIRE DE FRANCE

Cet ouvrage renferme, pour les petits enfants des classes inférieures, des leçons faciles d'histoire depuis les Gaulois jusqu'à nos jours. Au bas des pages se trouvent des récits très intéressants. — PRIX, *franco*..... 0 fr. 85

Ouvrages adoptés dans un grand nombre d'établissements.

LE PRÊTRE ET LE FRANC-MAÇON

Par M. J. NICOLAS

1 vol. in-18 — Prix, *franco* : 2 fr.

GAULOIS ET GERMAINS

RÉCITS MILITAIRES

PAR LE GÉNÉRAL AMBERT

1^{re} SÉRIE

L'INVASION

1 beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.
Prix : 5 fr.; *franco* : 5 fr. 50 — 8^e édition.

La première série renferme le récit de tous les événements militaires, depuis la déclaration de guerre en juillet 1870 jusques et y compris la capitulation de Sedan le 2 septembre.

2^e SÉRIE

APRÈS SEDAN

1 beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.
Prix : 5 fr.; *franco* : 5 fr. 50 — 6^e édition.

Voici le titre des chapitres divers de la 2^{me} série :
Beauce, Normandie, Armée du Nord, Tours, Versailles, Mobiles, Zouaves pontificaux, Retraite du 13^e corps, Napoléon III et l'armée française en 1870.

**Chaque série forme un tout absolument complet
et se vend séparément**

VIENT DE PARAÎTRE

3^e SÉRIE

LA LOIRE ET L'EST

1 beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.
Prix : 5 fr.; *franco* : 5 fr. 50 — 4^e édition.

Cette troisième série comprend les événements accomplis

sur les bords de la Loire, la lutte héroïque de Chanzy et les opérations militaires dans les Vosges et l'Est. Elle complète ainsi toute l'histoire de la guerre en province.

La presse française, tant de Paris que des départements, *sans distinction de parti*, a salué d'unanimes applaudissements l'apparition des patriotiques et émouvants *Recits Militaires* du général Ambert.

D'autre part les journaux spéciaux les plus compétents, tels que : *Le Bulletin de la Réunion des officiers*; *L'Avenir militaire*; *Le Progres militaire*; *Le Journal des sciences militaires*; *La France militaire*, etc., ont signalé avec bienveillance et recommandé cet ouvrage à leurs lecteurs.

Le ministère de la guerre l'a adopté pour les bibliothèques de garnisons

« Avec ses récits militaires si admirablement écrits, si habilement exposés et empreints de ce patriotisme élevé qui les rend émouvants au plus haut point, le général Ambert a mis à découvert et à la portée de tous l'odyssée douloureuse de nos récents et terribles desastres.

« Chez lui le conteur agreable se double d'un stratégeste consomme et d'un patriote eclaire.

« Avec *l'Invasion*, qui forme le premier volume de ses récits, il nous a fait assister à l'irruption du flot germanique dans notre cher pays, et nous a narré les sanglantes épopées qui ont nom Vissembourg et Spickeren, Frœschwiller et Sedan.

« Dans son second volume, *Après Sedan*, il nous depeint le commencement de la résistance dans nos provinces envahies, la triste agonie de Metz la Pucelle, la lutte opiniâtre de Faidherbe et les souffrances de nos soldats en captivité.

« Aujourd'hui, c'est d'Aurelle, c'est Chanzy, à la tête des armées de la Loire, luttant heroïquement à Coulmiers, à Loigny, à Vendôme et au Mans; c'est Cambriels, c'est Bourbaki, combattant avec nos bataillons de l'Est, que nous montre l'auteur de la *Loire et l'Est*.

« Enfin, un savant resumé de la situation militaire dans les diverses phases de cette terrible guerre termine ce nouveau volume, dont l'éloge n'est plus à faire, car le succès immense de ses deux devanciers en dispense suffisamment.

« *France militaire* du 15 février 1885. »

EN PRÉPARATION : **Le Siège de Paris.**

DICTIONNAIRE CLASSIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Le plus exact et le plus complet de tous les ouvrages de ce genre
et le SEUL où l'on trouve la solution de toutes les difficultés
grammaticales et généralement
de toutes les difficultés inhérentes à la langue française

SUIVI D'UN

Dictionnaire géographique, historique, biographique
et mythologique

Par H. BESCHERELLE jeune

Officier d'académie, Membre de plusieurs sociétés savantes, auteur
du *Dictionnaire des synonymes*, etc.

4^e EDITION

Un très fort volume grand in-8 raisin sur fort papier (à deux
colonnes) de 1.232 pages, imprimé en caractères NEUFS
et renfermant la matière de 8 volumes in-8 ordinaires.
— Prix, *franco* : Broché, 11 fr. — Relié toile pleine, 13 fr.
— Relié demi-chagrin, 13 fr. 60.

Les mérites divers de cet ouvrage, qui est venu combler des
lacunes et des omissions regrettables dans les dictionnaires
les plus recents, le mettent absolument hors de pair parmi
les publications du même genre.

1^o Il donne la solution de toutes les difficultés de la
grammaire et de l'usage.

2^o Après avoir fixé le sens précis du mot, M. H. BESCHERELLE Jeune groupe à la suite ses divers synonymes, de sorte
que chacun puisse employer le **mot propre**, chose précieuse,
surtout lorsqu'on écrit. Cette partie du Dictionnaire est ainsi
traitée, expliquée, que c'est pour ainsi dire la *philosophie de
chaque mot de notre belle langue*.

3^o Il ne se borne pas à définir; des exemples bien choisis
appuient les définitions; de plus, il n'a point, comme ses
devanciers, néglige ces formes de langage appelées **figures
de rhétorique**, qui donnent au discours plus de grâce et de
vivacité, et sous ce rapport son Dictionnaire peut, en beaucoup
de cas, remplacer avec avantage un **traité de littérature**.

4^o La prononciation des mots difficiles s'y trouve **figurée**.

5^o Il contient une liste très complète des diverses locutions
étrangères.

6^o Enfin un **Dictionnaire géographique, historique,**

biographique et mythologique, très complet également, termine la partie lexicographique.

Cet ouvrage, qui renferme un quart de matières de plus que les dictionnaires classiques les plus nouveaux, est ainsi une véritable **Encyclopédie grammaticale, littéraire, historique et géographique**, une œuvre utile à tous, à ceux qui savent comme à ceux qui ne savent pas, car il peut être mis entre toutes les mains.

On le voit, sans rien exagérer, ce livre sera une bonne fortune pour quiconque ayant besoin d'un dictionnaire ne veut pas consacrer 50 ou 100 francs à une publication de ce genre.

LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

DES MARTYRS, DES PÈRES, DES AUTEURS SACRÉS
ET ECCLÉSIASTIQUES, DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES
MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

Notices sur les Congrégations et les Ordres religieux

Histoire des Reliques, des Mérites, des Dévotions populaires,
des Monuments dus à la piété depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

Par Mgr Paul GUÉRIN

Chambellan de Sa Sainteté Léon XIII

SEPTIÈME ET DÉFINITIVE ÉDITION, LA SEULE COMPLÈTE,
RENFERMANT UN TIERS DE MATIÈRES
DE PLUS QUE LES PRÉCÉDENTES (7^e TIRAGE)

17 volumes grand in-8, sur beau papier vergé,
contenant la matière de plus de 35 volumes in-8 ordinaires.

Prix : 120 fr. Net : 90 fr.

Ouvrage honoré d'une lettre du Saint-Père et de nombreuses
approbations épiscopales

Nous ne citerons que les deux témoignages suivants :

APPROBATIONS

Troyes, le 16 novembre 1878.

Monsieur,

Je suis heureux de joindre mon approbation à toutes celles
que d'illustres évêques ont déjà données aux PETITS BOLLAN-

DISTES Il n'y a pas de *Vie des Saints* **PLUS COMPLÈTE**, et je crois qu'on ne **saurait en désirer de plus savante ni de plus pieuse.**

L'auteur a su faire passer dans son ouvrage toute la **SUBSTANCE** de l'admirable collection des *Acta Sanctorum*. Il a mis à profit les **meilleurs travaux** de la **CRITIQUE MODERNE**, et il a su, en gardant sur tous les points l'exactitude la plus sévère, donner à ses récits la couleur et le charme de nos vieux auteurs.

Je voudrais que cette *Vie des Saints* devînt un **livre de famille**, où les enfants apprendraient, sous l'œil du père et de la mère, l'amour et la pratique de la vertu. Pour tout le monde, ce serait la plus édifiante et, je ne crains pas de le dire, la plus intéressante des lectures. On en sortirait meilleur, l'âme plus forte et le cœur plus pur.

Veuillez agréer, etc.

† PIERRE,
Évêque de Troyes.

L'archevêque de Chambéry n'hésite pas à recommander et à bénir l'excellent ouvrage intitulé : *Les Petits Bollandistes*, déjà honoré de l'approbation des membres les plus distingués de l'épiscopat français et des bénédictions du Souverain-Pontife lui-même. Il n'y a rien de **plus complet** sur la vie des grands serviteurs de Dieu que cette publication. L'auteur a su **exprimer et condenser** la substance des Grands Bollandistes : il a si bien profité de ce travail et de celui de ses autres devanciers, que son œuvre peut aisément remplacer tous les recueils du même genre, **sans avoir la crainte d'être remplacée par aucun**. Ajoutons à cela que cette nouvelle *Vie des Saints* vient en son temps ; personne n'en contestera L'OPPORTUNITÉ. Dans ces jours de vertige et d'obscurcissement, de défaillance et d'angoisse, nous avons tous besoin de modèles, d'encouragements et d'édification. Puisque nous sommes réduits à jeter le cri désolé du Roi-Prophète : *Les saints nous manquent, les saints nous font défaut*, DEFICIT SANCTUS, il nous faut relire nos annales et chercher dans le passé ce que nous ne trouvons plus guère dans le présent. **C'est le moment de répandre et de faire connaître ce chef-d'œuvre** d'hagiographie, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'édition, comme sous celui du style et de la rédaction ; il faut redire à tous : Prenez et lisez, TOLLE ET LEGE ; lisez et imitez, INSPICE ET FAC ; imitez, et vous serez sauvés.

† PIERRE-ANASTASE,
Archevêque de Chambéry.

Chambéry, en la fête de S. Charles, le 4 novembre 1879.

NOTIONS DE POLITESSE & DE SAVOIR-VIVRE

Recueillies par un Grand-Père pour ses Petits-Enfants

1 vol. in-18. — Prix, franco : 1 fr. 25

LES ILLUSTRATIONS

ET LES CÉLÉBRITÉS

DU XIX^E SIÈCLE

Chaque série (un beau vol. in-8, titre rouge et noir) forme un tout complet et se vend séparément. — PRIX, franco : 4 fr.

1^{re} Série. — **Léon XIII**, par Louis Teste. — **Le général Vinoy**, par le général Ambert. — **Le frère Philippe**, par J. d'Arsac. — **Montalembert**, par M. Fourier. — **Drouot**, par le général Ambert. — **Sœur Rosalie**, par J.-H. Olivier. — **Jasmin**, par Camille d'Arvor. — **Comtesse de Chambord**, par P. Vedrenne. — **Le maréchal Moncey**, par le général Ambert. — **Armand de Melun**, par Dom Piolin. — **Eugénie et Maurice de Guérin**, par C. d'Arvor.

2^e Série. — **Le général de La Moricière**, par A. Rastoul. — **Le docteur Larrey**, par le général Ambert. — **Augustin Cochin**, par G. Pinta. — **Henri Monnier**, par J.-M. Villefranche. — **Le maréchal de Saint-Arnaud**, par le général Ambert. — **Le nouvel académicien Pasteur**, par A. Davy. — **Louis Veillot**, par H. de Mongeot. — **Chateaubriand**, par P. Vedrenne. — **R. P. de Ravignan**, par A. Vivier.

3^e Série. — **Le Prince impérial**, par F. de Barghon Fort-Rion. — **Dom Prosper-Louis-Pascal Guéranger**, par Dom Piolin. — **M. Lainé**, par Ch. de Négrondes. — **H. Flandrin**, par C. de Beaulieu. — **Dupuytren**, par le docteur du Puyset. — **Le prince J. Poniatowski**, par le général Ambert. — **Charles X**, par P. Vedrenne. — **Abraham Lincoln**, par A. Tachy. — **Boieldieu**, par J. d'Apprieu, etc., etc.

4^e Série. — **Hyacinthe-Louis de Quélen**, archevêque de Paris, par J. Guillermin. — **L'Amiral de la Roncière le Noury**, par J.-S. Girard. — **Le général J.-A. Garfield**, par A. Tachy. — **Le général Cavaignac**, par le général Ambert. — **Le Père Félix**, par Alexis Franck. — **Etienne Geoffroy Saint-Hilaire**, par Joseph Lebrun. — **Le duc de Richelieu, ministre de Louis XVIII**, par P. Vedrenne. — **David d'Angers**, par G. de Beaulieu. — **Cavour**, par Edmond Robert, etc., etc.

5^e Série. — **Silvio Pellico**, par J. d'Apprieu. — **Le comte Henri de Riancey**, par Ch. de Montrevel. — **Bugeaud**, par le général Ambert. — **Ozanam**, par Dom Piolin. — **Mgr Affre**, par J. Guillermin. — **Le général Foy**, par Elie Fleury. — **Auguste Barbier**, par J. d'Apprieu. — **Les frères Haüy**, par Joseph Lebrun. — **Schneider**, par J.-S. Girard. — **Royer-Collard**, par P. Vedrenne, etc., etc.

6^e Série. — **Rossini**, par le comte de Sars. — **Thénard**, par le docteur Alfred Tixier. — **Edgard Quinet**, par J.-M. Villefranche. — **Ingres**, par C. de Beaulieu. — **Les quatre sergents de la Rochelle** [Bories, Goubin, Pommier, Raoulx], par Charles de Négrondes. — **Rostopchine**, par le marquis de Ségur. — **Jean Marie de La Mennais, fondateur de l'Institut des Frères de l'instruction chrétienne**, par J. d'Arsac. — **Léopold I^{er}, roi des Belges**, par C.-J. Drioux, etc., etc.

7^e Série. — **Louis-Philippe I^{er}, roi des Français**, par J.-S. Girard. — **Charles Nodier**, par le baron de Prinsac. — **Mgr Dupanloup**, par J. Morey. — **Adolphe Thiers**, par J.-M. Villefranche. — **Le général Cambriels**, par Ch. de Montrevel. — **Le général Chanzy**, par J. de Baudoucourt. — **Verna**, premier président de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, par le général Ambert. — **Le général baron Ambert**, par le général Ambert, son fils. — **Le duc et la duchesse d'Orléans**, par Ch. de Montrevel.

8^e Série. — **Napoléon III**, par le général Ambert. — **Madame Swetchine**, par J. de Chertzoubre. — **Le Cardinal Consalvi**, par F. de Montagney. — **Carnot**, par J. Nicolas. — **Le Cardinal Guibert**, par J. Demesse, etc., etc., etc.

NOUVEAU COURS DE LITTÉRATURE

Par M. l'abbé HENRY

CHANOINE DE SAINT-DIÉ, CHEF D'INSTITUTION

Ce *Cours de littérature* est certainement le plus complet qui existe; il est écrit avec une profonde connaissance de tous les genres de littérature à toutes les époques, et le goût le plus sévère, la morale la plus pure ont inspiré son auteur.

On vend séparément, franco :

Eloquence et poésie des Livres saints, 2^e édition,
1 vol. in-8. 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence ancienne avec des jugements critiques sur les plus célèbres orateurs, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre, 2^e édit., 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence des saints Pères, avec des jugements, etc., etc., 2^e édition, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence moderne, etc., 8^e édition, 4 vol. in-8. 14 fr.

Précis de l'histoire de l'éloquence, etc., 3^e édition, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Histoire de la poésie grecque, avec des jugements critiques sur les poètes les plus célèbres, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre, 2 volumes in-8. 7 fr.

Histoire de la poésie latine, avec des jugements critiques sur les poètes les plus célèbres, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre, 2 vol. in-8. 7 fr.

Histoire de la poésie chrétienne, depuis l'origine jusqu'à la formation des langues modernes, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au moyen âge, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au seizième siècle et dans la première partie du dix-septième siècle, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Histoire de la poésie française dans la deuxième partie du dix-septième siècle, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Précis de l'histoire de la poésie, édition classique à l'usage de la seconde et de la rhétorique, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au dix-huitième siècle, se divisant en trois parties :

Chaque volume séparément :

- | | |
|--------------------------------------|----------|
| 1. Poésies diverses, 1 vol. in-8. | 3 fr. 50 |
| 2. Poésies dramatiques, 1 vol. in-8. | 3 fr. 50 |
| 3. Voltaire, 1 vol. in-8. | 3 fr. 50 |

BIBLIOTHÈQUE DU DIMANCHE

Collection in-18 jésus : 3 fr. le volume. — Titre rouge et noir.

Viennent de paraître :

Les Iles sauvages, par Raoul de Navery, 1 vol. — **L'Héritière du Colonel**, par G. d'Ethampes, 1 vol. — **Françoise de Chaverny**, par J. de Cherczubre, 1 vol.

Volumes récemment parus :

La Roche d'Enfer, par George du Wallon, 1 vol. — **Un Oncle à héritage**, par S. Blandy, 1 vol. — **La veuve du Garde**, par Raoul de Navery, 1 vol. — **Lucie**, par Gabrielle d'Arvor, 1 vol. — **Les récits de Catherine**, par Célanie Carissan, 1 vol. — **La Casette du baron du Faouédic**, par C. d'Arvor, 1 vol. — **Roseline**, par A. Franck, 1 vol. — **Les Coiffes de sainte Catherine**, par Raoul de Navery, 1 vol. — **Maxime Dufournel**, par Gabrielle d'Arvor, 1 vol. — **Les Dupes**, par Raoul de Navery, 1 vol. — **Histoire d'une Fermière**, — **Faustine**, par M^{me} Bourdon, 1 vol. — **L'héritière des Montvell**, par Marie Guerrier de Haupt, lauréat de l'Académie, 1 vol. — **La Dette de Zeéna**, par S. Blandy, 1 vol. — **Un Roman dans une cave**, par Claire de Chandeneux, 1 vol. — **Les Chemins de la vie**, par M. Maryan, 1 vol.

La *Bibliothèque du Dimanche* est composée d'ouvrages absolument irréprochables pour le fond, d'un mérite littéraire choisi et pouvant convenir aux familles, aux maisons d'éducation et aux bibliothèques paroissiales.

OUVRAGES DE M. LE D^r Constantin JAMES

Ancien collaborateur de Magendie, Chevalier de la Légion d'honneur,
Commandeur de l'Ordre pontifical de St-Sylvestre, etc.

MÉDECINE PRATIQUE DES FAMILLES

OU premiers soins à donner avant l'arrivée du médecin

3^e édit. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 4 fr.; *franco* : 4 fr. 50

L'auteur passe en revue dans ce livre TOUT CE QUI PORTE SUBITEMENT ATTEINTE A LA SANTÉ, fait ressortir les caractères propres à chaque lésion, décrit les soins ou pansements qu'elle nécessite ainsi que les médicaments et leurs doses.

Cette troisième édition comprend de plus :

Conseils à une mère sur les soins que réclame la première enfance.

Description d'une nouvelle méthode de traitement, propre à l'auteur, des éruptions de la face et du cuir chevelu appelées ACNÉ, COUPEROSE et PITYRIASIS.

Enfin : *Exposé du traitement du docteur Manec, ancien chirurgien en chef de la Salpêtrière, pour la guérison sans récurrence du cancer. (Mémoire couronné par l'Académie des sciences.)*

MOÏSE ET DARWIN

L'HOMME DE LA GENÈSE

COMPARÉ A L'HOMME SINGE

OU L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX OPPOSÉ A L'ENSEIGNEMENT ATHÉE

1 vol. in-18 jésus de 442 p. — Prix : 3 fr. 50; *franco* : 4 fr.

Guide pratique aux eaux minérales, aux bains de mer et aux stations hivernales. Augmenté d'un traité d'hydrothérapie. Par le même. 12^e édition, 1 vol. in-18 de 700 pages, cartonné, tranches rouges. — Prix : 10 fr.; *franco-poste* : 10 fr. 75

Médecine pratique universelle, moyen facile de reconnaître de quelles indispositions ou maladies on est atteint ou menacé, et de les traiter tantôt soi-même, tantôt avec le secours des hommes de l'art, par la médecine ordinaire, le système Raspail, la méthode homœopathique et la vertu des plantes. — 1 vol. in-12 de 160 pages. — Prix, *franco*: » 80

La Franc-Maçonnerie, révélations d'un Rose-Croix. 8^e édition, in-8. — Prix, *franco*: 1 fr.

Aujourd'hui et demain. — Les Événements dévoilés par un ancien ROSE-CROIX. 1 v. in-8. — Prix, *franco*: 1 fr. 50

LA FRANC-MAÇONNERIE

Histoire authentique des Sociétés secrètes

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours
leur rôle politique, religieux et social

Par un ancien ROSE-CROIX

1 beau vol. in-8, titre rouge et noir. — Prix, *franco*: 5 fr.

On désirait une *Histoire authentique de la Franc-Maçonnerie*, dont l'influence, tout le monde le reconnaît aujourd'hui, est devenue prépondérante dans la marche des événements contemporains, et plus spécialement en France, à cette heure critique.

Pour une histoire *de cette sorte*, il fallait avant tout un écrivain compétent; or, personne ne saurait contester l'irrecusable autorité de l'ancien **Rose-Croix**, dont les prophétiques **révélations** ont, à plusieurs reprises, produit une véritable sensation.

Cette nouvelle publication, de la plus rigoureuse exactitude, a, par certains côtés, tout le charme d'un *roman*. Elle est aussi intéressante qu'instructive. Les 40.000 lecteurs des *Revelations d'un Rose-Croix* feront bon accueil à cet ouvrage, où ils trouveront, unis à la vraie science, la verve mordante et l'*humour* qui ont fait de l'*ex-dignitaire maçonnique* un des auteurs les plus populaires de ce temps.

NOTA. — Le Catalogue complet de la Librairie BLOUD et BARRAL sera adressé à toutes les Personnes qui en feront la demande.

OUVRAGES DU MARQUIS DE SÉGUR

La SEMAINE SAINTE. Exercices et méditations. Souvenirs d'une retraite du P. DE RAVIGNAN, recueillis par Mgr DE SÉGUR. 1 joli vol. in-32 jésus..... 2 "

— Le même, reliure toile, tranche rouge..... 2 60

La retraite prêchée par le Père de Ravignan en 1843 mérite une attention spéciale par l'impression profonde qu'elle causa à ceux qui la suivirent. Nous étions de ceux-là, et nous n'oublierons jamais notre émotions en écoutant, en regardant prêcher le Père de Ravignan.

Dans les souvenirs écrits par Gaston de Ségur, au sortir de ces saintes soirées, il ne faut pas chercher la reproduction matérielle des discours du Père de Ravignan. Ce sont des résumés, mais des résumés vivants où les élans de zèle et de charité, les phrases commencées, les apostrophes brûlantes, les répétitions, les incorrections même sont reproduits avec une vérité, avec une couleur vraiment saisissantes. Ce n'est pas l'œuvre du Père de Ravignan; et pourtant, dans ces pages incomplètes, dans ces souvenirs jetés sans art et sans prétention sur le papier, c'est bien le Père de Ravignan que l'on trouve tout entier.

Ce n'est pas une sténographie, mais c'est une photographie de l'apôtre, c'est son portrait frappant et vivant.

Il nous a paru que ce portrait d'un saint religieux fait par un jeune homme dans lequel brûlait déjà le zèle apostolique, que cette œuvre mixte où se trouvaient rapprochées et comme confondues les deux grandes ames du Père de Ravignan et de Monseigneur de Ségur, étaient dignes d'être offerts à la méditation des fidèles, et que cette Retraite, encadrée dans quelques-unes des prières de la semaine sainte, comme le *Stabat Mater* et le *Miserere*, serait un excellent exercice de piété, une préparation efficace et salutaire à la grande solennité pascale. (Le Marquis DE SÉGUR.)

Monseigneur de Ségur, souvenirs et récits d'un frère. Septième édition. 2 beaux vol. in-8 raisin, imprimés par DESCLÉE et DE BROUWER; caractères elzeviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, titre et couverture rouge et noir, papier teinte, deux photogravures de Goupil, représentant l'une Mgr de Segur en 1860, l'autre un grand dessin fait par Mgr de Ségur en 1847. — Prix, broché. 13 "

Relié dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranche dorée, ou tranche supérieure seule dorée. 25 "

Monseigneur de Ségur, souvenirs et récits d'un frère. 2 vol. in-18 jésus. 6 "

Lettres de Mgr de Ségur. 2 vol. in-18 raisin.	7 "
VIE DE M. L'ABBÉ BERNARD , vicaire général de Cambrai. 1 fort vol. in-18 jésus, orné d'un portrait.	3 "
Un hiver à Rome , portraits et souvenirs. 1 vol. in-18 jésus.	3 50
Vie du comte Rostopchine , gouverneur de Moscou en 1812. 1 vol. in-18 jésus.	3 50
Sainte Cécile , poème tragique. 1 vol. in-18 raisin.	2 "
Témoignages et souvenirs. 1 vol. in-18 jésus.	2 50
La caserne et le presbytère. 1 vol. in-18. Net.	" 60
Les derniers jours d'un soldat condamné à mort , augmentés de Un baptême sur l'échafaud , etc. In-18. Net.	" 25
Un épisode de la Terreur. Barthélemy B. de la Roche. 1 vol. in-18 jésus.	1 25
Le même ouvrage. 1 vol. in-18. Net.	" 50
Hélion de Villeneuve-Trans. 1 vol. in-18 jésus.	1 25
Les Martyrs de Castelfidardo. 1 vol. in-18 raisin.	1 25
Les Mémoires d'un trouplier. 1 vol. in-18. Net.	" 60
Quelques mots sur la législation en matière de donations et legs charitables. In-18. Net.	" 20
Une victime de la constitution civile du clergé. Noël Pinot, curé du Louroux-Beconnais (1747-1794). 1 volume in-18 jésus.	1 "
Vie et mort d'un sergent de zouaves (Hélion de Villeneuve-Trans). 1 vol. in-18. Net.	" 40
Fables complètes. 1 vol. in-18 jésus.	2 50
Vie de Madame Molé , fondatrice de l'institut des Sœurs de la Charité de Saint-Louis (1763-1825). 1 vol. in-18 jésus.	3 50

NOTA. — *Le Catalogue complet de la Librairie BRAY et RETAUX sera adressé à toutes les Personnes qui en feront la demande.*